

7e  
Janvier 1952

Vol. I, No. 2

CARNETS

PHILOSOPHIQUES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
AOU 6 1979  
BIBLIOTHÈQUE  
THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE

Organe des Etudiants de la Faculté de Philosophie

de

l'Université de Montréal.

Organe des Etudiants de la Faculté de Philosophie  
de  
l'Université de Montréal.

Directeur: Loris Racine

Rédacteur en chef: Fernand Gauthier

Assistant-Directeur: Roland Verrette

Rédacteur: Bertrand Rioux

## SOMMAIRE

## COMPTES RENDUS:

Fernand Gauthier .....	Critique de nos amoureux .....	3
Charles Thurber .....	A propos de "Huis Clos" .....	6
Bertrand Rioux .....	Lettres aux hommes du Pape Célestin VI - Giovanni Papini .....	7
Gilles Demers .....	Le spiritualisme de Bergson .....	8

## FANTAISIES:

Jean-Louis Le Scouarnec .....	Le rêve .....	10
Lucile Durand .....	Autodafé .....	12
	Le cri déserté .....	13
Loris Racine .....	Après-midi d'automne .....	13
	Quelle est la tristesse indéfinie .....	14

## CULTURE CANADIENNE-FRANCAISE:

Loris Racine .....	Notion de culture et culture canadienne-française .....	15
Odilon Gagnon .....	Pour une pensée vraiment canadienne .....	18
Raymond Beaugrand-Champagne ...	Aspects du mouvement intellectuel au Canada français .....	20
Loris Racine .....	Pour un théâtre canadien d'expression française .....	25

## ENQUETES:

Pierre Charbonneau .....	Réalité du surréalisme .....	28
Frère Hector-André, de l'Instruction Chrétienne ...	Philosophie de la communication du savoir.	31
Jean-Louis Le Scouarnec .....	Pour devenir intelligent .....	34
Jean-René Major .....	La jeunesse québécoise devant la situation internationale .....	36
Jean-Charles Tanguay .....	Perspectives .....	36



## CRITIQUE DE NOS AMOUREUX

Le 30 novembre dernier, LE QUARTIER LATIN consacrait deux pleines pages au problème de l'amour. Je me permets une critique très sommaire de certains articles parus dans ce numéro de notre journal officiel.

Monsieur Marin, ou LITTRÉ CONTRE VENUS: cet article est une farce, une sorte de tour de force qui se veut très spirituel, mais qui n'aboutit qu'à vous dégoûter complètement. - En effet, qui peut se vanter de connaître son Littré de mémoire? Quel audacieux peut prétendre à la maîtrise totale de sa langue? Notre auteur décline sa compétence: "On ne maîtrise pas sa langue, ni à plus forte raison celle qui peut l'employer le plus." Il aime feuilleter le dictionnaire et s'arrêter à tous les mots nouveaux dont les définitions s'appellent les unes les autres. Et voilà Monsieur Marin: "Je mords et cette folle ronde m'emporte à travers les paysages du volume jusqu'à ce que je tombe d'épuisement." - Je ne suis pas puritain et je trouve l'article de Monsieur Marin ignoble.

De même que Monsieur Marin se refuse la maîtrise de la langue française parce qu'il ne peut pas réciter son Littré par coeur, ainsi il prétend ne pas connaître LA FEMME parce qu'il ne connaît pas TOUTES LES FEMMES d'expérience vécue. - En bonne logique (du moins selon les principes d'une logique assez respectable), il n'est pourtant pas nécessaire de faire le dénombrement complet des particulières pour atteindre l'universelle. La proposition universelle ne serait plus alors qu'une proposition générale, assimilée à la forme de la proposition particulière. Cependant, je comprends la logique de Monsieur Marin. Il se réclame, peut-être inconsciemment, du pragmatisme de John Dewey, lequel nie l'universel logique parce qu'il est toujours impossible de donner une énumération exhaustive des cas particuliers.

Jusqu'à ce qu'on se soit prouvé le contraire, il est peut-être alléchant de feuilleter les femmes comme on le fait d'un dictionnaire, même si on doit, par intermittance, tomber "d'épuisement".

DIALOGUES SUR L'AMOUR: Marcel Dubé se complait à nous envoûter dans l'atmosphère douteuse d'un café. Je le cite: "Tout est bleu. Les waiters, la musique, les femmes, les hommes et les tables. Des clients ivres sont couchés par terre. Mais dans un coin..." - Il y a là un garçon et une fille qui souffrent du mal existentialiste. L'incommunicabilité. Le garçon souffre de ne pouvoir pénétrer l'aimée, de ne savoir où elle est: "Ne me diras-tu jamais où tu vas?... Avec qui?" - On se souvient alors de Sartre qui nous enseigne que le jeu mené entre les deux amants est d'obtenir de l'autre cet être qu'il s'est fait de nous: "Il s'agit pour moi, de me faire être en acquérant la possibilité de prendre sur moi le point de vue de l'autre". (cf L'être et le néant, p. 432). Dans cette perspective, l'amour est impossible et les amants sont sans cesse renvoyés de l'un à l'autre, ne se retrouvant jamais l'un dans l'autre. Incommunicabilité. En existentialisme, c'est alors l'isolement, le désespoir qui mène au masochisme. Les amants deviennent réciproquement des objets qui s'of-



front à recevoir la blessure la plus douloureuse de l'autre. - Ainsi, dans le dialogue de Monsieur Dubé, on comprend ce reproche qu'adresse la fille au garçon qui voulait la frapper, mais qui n'a pas osé: "Tu as eu tort. Tu aurais dû. Tu as manqué le seul instant où tu pouvais m'atteindre."

---

DIALOGUE AUX TEMPS BARBARES. Nous avons là, de Mademoiselle Lucille Durand, un dialogue plein d'émotion et de vérité qui évoque l'amour sévère et merveilleux qu'avaient les chevaliers du moyen âge pour leurs belles. - Il s'agit d'un orgueilleux guerrier qui rentre de campagne, et qui donne l'impression d'être encore rempli de sa victoire. Il retrouve sa dame en son château. Après l'avoir regardée comme un de ses objets, une sorte de possession, le voilà tout à coup commotionné par un sentiment qu'il ne connaissait pas. D'esclave qu'elle était, sa dame est devenue à ses yeux une égale, une compagne toute belle. C'est l'amour qui a eu raison de la brutalité du chevalier: "Me voici, esclave de tes yeux magnifiques: sois ma maîtresse exigeante en ses ordres." - Mademoiselle Durand croit peut-être que l'homme du XXe siècle ressemble quelque peu aux seigneurs de l'époque médiévale. Elle a raison. Nous sommes toujours des hommes virils, de ces chevaliers qui se rendent toujours devant "les yeux magnifiques". - Merci à Lucille Durand d'avoir donné dans son dialogue une femme d'allure typiquement féminine, alors que mon expérience universitaire m'a prouvé que les étudiantes de la montagne péchaient généralement par trop de masculinité. La femme est l'égale de l'homme dans sa différence.

---

Monsieur Roger Nadeau nous donne "UNE DEFINITION DE L'AMOUR." Il nous avertit que c'est là le fruit d'une expérience vécue: "L'amour, c'est l'aventure excessive de deux êtres (généralement un homme et une femme...) jouissant de l'unique et cultivant le rare au sein du nombre et de l'uniformité."

Quand Roger dit que l'amour est une "AVENTURE", il entend par là "que la rencontre est alléatoire, et la liaison toujours précaire." D'accord en sexualité.

Cette aventure est "EXCESSIVE"? - On sent là la fatigue, l'épuisement qui suit l'orgasme: "les énergies y sont engagées à doses normalement impossibles à soutenir." C'est malheureux.

L'aventure "DE DEUX ETRES". Mais qu'on soit trois ou deux (Monsieur Nadeau semble s'opposer aux triangulations qui lui paraissent vicieuses), si le but visé est la jouissance sexuelle, le nombre des complices peut devenir un facteur de sensations nouvelles.

Nos deux êtres jouissent "DE L'UNIQUE". - On parle ici d'incommunicabilité et de "la classique aberration des amoureux qui prétendent à un amour encore non vécu". Je crois que c'est expédier facilement la question. Si on rejette "l'unique" en amour comme élément réel, comment peut-on l'inclure dans la définition qu'on se fait de celui-ci, sinon comme le comédien qui accepte de jouer la farce qu'il sait.



Mais quand Monsieur Nadeau nous dit que ses deux êtres cultivent "LE RARE", on le sent déjà plus à l'aise. Ce mot dit mouvement: "esthétisme vital; lutte contre la routine..." Je pense au nombre incalculable des expériences enseignées et éditées qui permettent aux amants de se renouveler dans le "rare".

Ce "rare" serait cultivé "AU SEIN DU NOMBRE ET DE L'UNIFORMITE". - J'avoue ne pas bien saisir ce que Monsieur Nadeau entend ici. Je ne fais pas le joint des explications qu'il donne à propos de ce "nombre" et de cette "uniformité". Je renvoie le lecteur au texte de son article. Le sens qu'il donne à son "nombre" m'échappe complètement; tandis que je verrais dans les explications qu'il donne de "l'uniformité", celles plutôt de la multiplicité des expériences avec des partenaires différents. Quoi qu'il en soit, ces passages sont obscurs. L'obscurité en pareille matière sert souvent à nous faire avaler une foule de choses.

Une telle définition de l'amour exhale une trop forte odeur de sensualité. C'est l'appétit sexuel tournant autour de sa proie afin de la saisir de tous côtés. L'homme qui aime est autre chose qu'une ventouse en quête d'application. Je concède que l'union sexuelle est une formule d'expression amoureuse. Recherchée exclusivement, elle devient une monstruosité. L'amour vrai veut nécessairement se dédoubler dans l'enfant. Au contraire, on y rencontre l'aventure de deux êtres qui se cherchent insatiablement l'un dans l'autre. On n'y voit pas non plus, dans sa définition, que les amants unissent leurs activités dans la poursuite d'un certain idéal divin ou humain. On assiste plutôt à des équipées bestiales.

L'auteur a soin de nous accorder la liberté de différer d'opinion avec lui: "Nul doute que cette définition ne pourra être satisfaisante pour tous. On pourra se rappeler qu'elle n'a été fabriquée que pour mes besoins propres, qui ne sont pas nécessairement les besoins de tous." Heureusement. - Avant de terminer, j'aimerais que le lecteur remarque bien le mot "fabriquée" de la dernière citation que j'ai faite de l'article de Monsieur Nadeau. Pourquoi? Parce que tout simplement on nous dit quelque part, en parlant des définitions des philosophes: "...définir est une jouissance de l'esprit, et en la matière qui nous occupe, il importe de jouir de quelque manière..." Alors pourquoi nous avoir donné une définition de l'amour? Monsieur Nadeau n'aurait pas dû "conceptualiser ses émotions" (sic).

Connaissant personnellement Monsieur Nadeau, je crois que chez lui l'amour est une expérience vécue. Au lieu de conceptualiser ses émotions sexuelles, un des phénomènes de son expérience vécue, il aurait pu nous donner une définition plus extensive de l'amour.

Fernand Gauthier



## A PROPOS DE "HUIS CLOS"

Un salon style Second Empire, un bronze sur la cheminée, un déserteur, une invertie, une infanticide: l'enfer.

J'ai lu "Huis Clos" il y a deux ans, j'ai trouvé que c'était désespérant. Je viens de le relire et j'y ai découvert un certain optimisme qui n'est pas voulu par M. Sartre, j'en suis sûr. Nous avons ici dans toute sa cruauté le problème de la communication des consciences et de l'amour, le problème de l'autre tel que peut le poser l'existentialisme athée.

M. Sartre écrit quelque part: "L'homme moderne est seul". Comment ne le serait-il pas après trois siècles de "cogito"? L'homme moderne est tellement seul, tellement replié sur lui-même, sur ses petites expériences et sur sa philosophie personnelle qu'il lui est impossible de communiquer avec les autres, de se faire des amis. Il n'a que des camarades, compagnons de travail ou de plaisir qui ne sont pour lui que des instruments, des espèces de miroirs qui le reflètent et lui font découvrir ce qu'il est. C'est par les autres que l'homme se connaît lui-même. De ce fait les autres ne peuvent être qu'identifiés à l'enfer. Qui m'assure qu'ils me disent la vérité? Peut-être ne veulent-ils que me flatter pour ensuite me ridiculiser. Peut-être exagèrent-ils mes défauts dans le seul but de me torturer, de me voir souffrir. J'essaierai de m'enfermer en moi-même. Je ferai comme les héros de "Huis Clos", j'irai m'asseoir sur mon fauteuil et ne tenterai pas de comprendre mes semblables. Si "l'enfer, c'est les autres", en me réfugiant dans la solitude, je serai transporté au ciel. Mais la solitude est impossible. M. Sartre l'a bien vu. Garcin tentera d'arriver à une entente avec Inès et Estelle. C'est la bagarre qui reprend: Estelle veut se faire aimer de Garcin. Inès s'y oppose et Garcin avouera avec désespoir: "Je ne peux pas t'aimer quand elle nous voit".

Si seulement Inès n'était pas là, Garcin et Estelle parviendraient à éprouver de la sympathie l'un pour l'autre. C'est là une remarque que peut faire le lecteur, mais dans la réalité il ne peut en être ainsi. L'amour tel que l'expose Sartre dans toutes ses oeuvres n'est qu'une satisfaction égoïste. Estelle ne désire pas aimer, mais être aimée. Garcin, lui, ne veut que la domination.

Un moment d'espoir est entrevu pour Garcin. Il se précipite vers la porte. Il croit qu'on la lui ouvrira. Il pourra ainsi se libérer, échapper à la torture morale. Il préfère la torture physique: "Plutôt cent morsures, plutôt le fouet, le vitriol que cette souffrance de tête, ce fantôme de souffrance qui frôle, qui caresse et qui ne fait jamais assez mal". La porte s'ouvre. Inès crie: "Eh bien Garcin? allez-vous en". Eh bien non! Garcin reste. Il a besoin des autres, d'Inès surtout à qui il a fait des confidences (ce qu'il faut se garder de faire). Il lui dit: "T'imaginais-tu que j'allais partir? Je ne pouvais pas te laisser ici, triomphante avec toutes ces pensées qui me concernent". Que reste-t-il à faire maintenant? Lutter les uns contre les autres, lutter pour l'éternité. Garcin se lève et dit: "Eh bien, continuons".

On me trouvera certes téméraire d'avoir affirmé qu'en relisant "Huis Clos" j'y ai trouvé une lueur d'espoir. Il me reste donc à m'expliquer.

C'est un fait qu'à certains moments de notre vie nous pouvons nous écrier en toute sincérité: "L'enfer, c'est les autres". Ne pouvons-nous pas le faire lorsque nous nous concentrons et que quelqu'un vient nous distraire, lorsque



nous souffrons et que nous voyons les autres rire? A chaque instant de la journée, nous aurions raison de détester les autres. Mais d'où vient que nous ne le faisons pas continuellement? C'est qu'il nous arrive de nous oublier, qu'il nous arrive, lorsque nous sommes dans le malheur, de penser à ceux qui sont plus malheureux que nous. Nous sympathisons. Nous venons à oublier notre propre souffrance pour ne plus penser qu'à celle des autres. Nous essayons de les consoler et, lorsque nous voyons que nous avons réussi à les soulager un peu, nous sommes heureux et c'est ainsi que naît l'amour. Si nous avons besoin des autres, ce n'est pas parce qu'ils sont un donné, un fait brut, mais parce qu'ils nous aident à nous oublier, à oublier notre souffrance, notre mort. Même si quelquefois les autres nous font souffrir, lorsque nous faisons un effort pour nous oublier, petit à petit nous transcendons cette souffrance qu'ils nous apportent. Pour être heureux en société, il ne faut pas nous enfermer dans notre égoïsme, mais sortir de nous-mêmes. M. Sartre croit que cela est impossible et c'est pourquoi, en relisant "Huis Clos", j'ai découvert que la pièce laissait place à l'espoir; en effet, je me suis aperçu que tout ou presque tout y était artificiel, vus les préjugés de M. Sartre.

Devant l'autre nous avons donc le choix entre deux alternatives: ou nous enfermer dans notre égoïsme (c'est ce que font les héros de Sartre même quand ils essaient de communiquer. Cette position ne peut être continuelle sans quoi elle devient artificielle) et être plongés en enfer, ou sortir de nous-mêmes, nous oublier, nous endurcir à la souffrance que nous apportent les autres, aimer même cette souffrance, nous y délecter afin de la dépasser et d'être élevés jusqu'au ciel par l'espoir qu'engendre l'amour véritable. N'est-ce pas dans ce sens que le Christ nous demande d'aimer même nos ennemis?

Charles Thurber

#### LETTRES AUX HOMMES DU PAPE CELESTIN VI - GIOVANNI PAPINI

"Combien de ceux qui lisant ces lettres, s'exclameront à voix haute ou dans le secret de leur coeur: "Enfin!" Enfin, ces choses-là qu'il est si important que le monde actuel entende, enfin, elles ont été dites..." écrit M. Marcel Brion dans la préface. Enfin voici une grande âme de la lignée des Bloy, Bernanos, Maritain et Claudel qui ouvrent les écluses d'or de son coeur oppressé d'une immense charité pour en laisser couler les flots pressés et les laves brûlantes d'un feu dévorant d'amour. Quels accents sublimes, quelle chaleur irradiante, quelle angoisse divine, quelle langue chargée de toute la poésie de la création et de la rédemption!

Enfin voici la folie, la vraie folie du catholicisme: un homme découvre à ses semblables son âme déchirée par les derniers spasmes d'une humanité qui se tord de douleur dans l'épouvante d'un cataclysme universel et pourtant paisible en son Dieu qui la fascine et l'entraîne dans les profondeurs inénarrables de son mystère infini. Un homme ose confronter le Dieu qu'il adore à genoux et qu'il aime comme son Père, comme le seul Père des hommes, avec cette pauvre humanité en guenilles qui chemine si douloureusement à travers les âges et qui atteint aujourd'hui au faite de ses malheurs, avec cette Eglise où pululent la vermine, la lâcheté la plus invraisemblable et les trahisons les plus cyniques. Et il le fait victorieusement non à cause de ses paroles, de preuves



apodictiques, de syllogismes poussiéreux dont se gaussent bien des théologiens, mais à cause d'un souffle prophétique, du témoignage d'une vie qui s'enfle de toutes les voix de la Croix et du Ciel. Cette folie qui le domine, comme il voudrait la communiquer à tous les hommes, à tous les chrétiens et principalement à tous les prêtres et à tous les religieux souvent si irresponsables du salut du monde qui, pourtant, leur a été confié à un titre si élevé. Soyez un peu plus fous de votre Christ, de cette Vérité qui est Vie. "Ne savez-vous que seule la folie, la folie de la Croix, peut ramener les hommes à la sagesse." - p. 43 - Cessez donc de vous prévaloir du Christ pour construire un système architectonique du monde. Cela, c'est du surplus qui présuppose la plongée absurde dans la foi. N'évincez pas la Croix au profit de votre optimisme béat, charnel et temporel dont les hommes ne veulent pas. Ne restez pas engoués dans une vanité horrible. Souffrez un peu plus du mal dans le monde au nom du Christ qui n'est pas reçu, au risque de faire croire que vous ne connaissez pas assez les preuves de saint Thomas. Faites à Dieu l'honneur de souffrir dans votre foi en des temps aussi barbares où la paix du coeur ne peut descendre que de l'Esprit Consolateur et non d'un arrangement rationnel de questions et de réponses. Ressentez, avec Papini, ce mystère d'iniquité et vous aurez chance de vous dépouiller de vous-mêmes et d'atteindre ainsi à cette sérénité que ne trouble pas la tempête.

Ce livre magnifique, comme jailli du côté du Christ sur la Croix, est appelé à régénérer nos pauvres âmes et à les aspirer vers les âmes du plus pur héroïsme religieux. Il est appelé à démasquer les imitateurs du Christ chez tous ceux qui vivent de Lui et spécialement chez ses prêtres, à inviter les hommes à chanter la gloire de Dieu dans tous les cantons de la science et à entreprendre la réintégration du genre humain dans le christianisme, à démarquer les responsabilités de chacun de nous dans cette oeuvre de salut collectif. "Je vous le dis à vous aussi, et le dirai jusqu'à mon dernier souffle: les hommes deviendront tous chrétiens ou périront épouvantablement." p. 77.

Bertrand Rioux

#### LE SPIRITUALISME DE BERGSON

Il semble étrange, au moins curieux, de voir une philosophie de la raison rejeter l'intelligence. Cette répudiation étonnerait moins si Bergson ne cherchait pas à lui substituer la sensibilité, l'instinct, l'intuition comme cicerone de l'esprit.

L'Intuition, pour l'auteur de "L'évolution créatrice", est une espèce de conscience chez l'être humain; une conscience qui pactise avec la nature. Durant que l'esprit subit la séduction des sens, l'intelligence, comme ce maître qui se fie sur l'intelligence de son domestique, part en voyage dans un parfait état d'esprit. Cette absence suffit à la nature pour attirer l'âme, pour l'appréhender avec les armes mêmes du chef de la maison. La simple appréhension fait l'office de pollen, la nature de corolle et l'âme d'abeille en quête de nourriture terrestre.

La philosophie de Bergson risque-t-elle un duel entre l'esprit et l'intelligence, entre la saisie immédiate des choses et l'analyse intelligentielle de ces choses? Voilà la clef du problème qui, à force d'ouvrir les portes de la



difficulté, a pris le tour d'un passe-partout. Prenons un exemple. Si nous comparions l'âme du poète avec l'intelligence du savant, qu'y aurait-il au départ, sinon un mouvement de bascule! Regardons de près. L'artiste est à l'affût de la nature avec son âme pour antenne, le savant est au guet du phénomène naturel avec son instrument pour radar. L'un enrichit, l'autre dépouille; les deux s'escriment mais non avec le même fleuret, dans un même "garde à vous". L'artiste reste jeune, frémissant et vague; le savant est devenu vieux, émoussé et rigoureux. Le poète volatise des expériences, leur donne la forme qualitative du feu, du souffle, de l'imagination. Le "scientiste" enregistre des faits expérimentaux, leur inocule la forme quantitative en un sens, du résultat, de la statistique, de l'intelligence. Pour Bergson, rappelons-le, la science est un système, un schéma que l'intelligence édifie. C'est sur des données scientifiques que l'homme est conçu et il se présente comme un vaste réseau, une cour de triage où convergent les rails entrecroisés du physique et du psychique. L'artiste au contraire ne renie pas tout ce matériel, ce nécessaire, mais observe l'homme, la nature comme un point de fuite dans un tableau. C'est-à-dire par la ligne imperceptible du fond où se rattachent dans une harmonie discrète les ombres et les autres ligaments du dessin. Le savant alors analyse et l'artiste synthétise. Voilà ce qui crée sur terre les deux grandes classes mentales qui se divisent et se complètent; d'un côté les déductifs, de l'autre, les inductifs. Au fond ils font peut-être la même chose mais n'ont pas le même point de départ et n'arrivent pas à des solutions analogues.

Le monde de l'intelligence, pour le philosophe parisien, est froid, catégorique; le monde spirituel, suave et nuancé. Le premier crève de sécheresse, le second se noie de dilection. L'un cherche son être, l'autre, sa perfection. A ce compte, la science progresse, s'agrandit démesurément et risque de passer à côté de l'objet qu'elle étudie, l'Homme. "La réalité, dit Maritain, se conçoit de deux manières: l'une effleure l'être sans le pénétrer, c'est le sens du quantitatif. L'autre le pénètre et en conçoit son intelligibilité; c'est la notion ontologique et c'est cette intelligibilité d'où l'on tire une immatérialité de l'être qui permettra de saisir le spirituel".

Après ce quiz, il reste à nous demander laquelle des deux conceptions est la meilleure. Si on m'accorde une voix au chapitre, je répondrai bien modestement: aucune. Saisir l'immatérialité des êtres est le privilège des dieux; parce que cette quintessence, parfois saisie par une forte acuité intuitive, ne sera jamais réductible et ne sera que le vêtement spirituel de l'être, non sa carnation ontologique propre.

Il ne s'ensuit pas que Bergson soit né pour rien. Sa philosophie a apporté au monde une nouvelle vision et sa doctrine fut un rempart contre la vague montante du scientisme du XIXe siècle. La philosophie de Bergson s'est envolée par la fenêtre du laboratoire et nous a porté à pleines ailes vers les sphères non moins concrètes du spiritualisme.

Gilles Demers



## FANTASIES

### LE REVE

Il y a pour chaque âme un soir pour le songe, une heure pour le rêve, un moment pour le désir. Pour le désir de s'évader loin du monde aux confins de la terre où le monde n'est pas vilain, où le vilain a disparu du monde.

Et depuis, cette âme vit le songe de ce soir, le rêve de cette heure, le désir de ce moment. Elle a créé ses propres ailes, s'est mise à voler comme un jeune oiseau sur les ailes du vent, s'est enivrée d'air pur, de vertige, de folle liberté et un jour... s'est abattue quelque part sur un cap immense où régnait le silence vide de la nature, de la mer méditant des fureurs dans le sein de ses ondes retenues.

Les songes ont parfois des dimensions si vastes qu'ils feraient pencher la terre s'ils venaient à se poser dessus. Les rêves portent des masques et se découvrent très peu ou seulement à la fin comme ces châtelains qui après le carnaval enlèvent le loup de velours ou de satin noir devant la marquise parfois ennuyée de revoir les traits humains de Casanova. Comme ils étaient beaux, élégants, légers ces beaux messieurs, rivalisant de grâce, de prestance, ces inconnus, ces demi-dieux derrière lesquels se cachait un simple mortel.

Ainsi le rêve surpasse la réalité. C'est un opium que l'on aime à prendre. Une trahison où l'on accepte d'être trompé. C'est un beau mensonge qu'il faut se raconter le soir sous l'abat-jour, à soi, aux petits enfants, aux alentours. Le rêve est nécessaire. Par lui, on cueille des sourires, on verse des larmes. Par lui, on voit là-bas un pays immense où l'on place une petite chaumière pleine de couleurs et de chaleur; une mer infinie où l'on vogue, tête nue, main à la barre, vers les ports coquets et châtoyants d'un vaste Orient.

Une vie de rêve est une porte à deux battants d'or ouverte sur l'infini. Elle est un petit chemin sans fin le long duquel on allume sur chaque réalité un flambeau, sur chaque tristesse, une étincelle d'amour et de beauté.

Ne craignons pas de rêver. C'est une évasion où l'on puise des forces nouvelles. Ce n'est pas une lâcheté. Il faut craindre seulement que le rêve ne devienne notre maître. Embarqué sur son esquif fragile, il se peut que nous atteignons des rives confuses où le rêve a perdu ses liens terrestres et que là, nous nous réveillions un matin avec la folle envie de haïr les hommes, de maudire la vie, le monde entier et de rester toute une vie la proie d'une cruelle déception.

Partons simplement d'une mouche qui vole au plafond, d'une fleur qui pousse près du perron, de la flèche lumineuse d'un rayon, que sais-je? Ainsi notre rêve n'ira pas chevaucher des espaces et multiplier en nous de folles excitations au point de risquer dans une heure d'envol, une vie d'absence.

Oh! rêve que ta figure est fraîche  
Que ton corps est souple et beau,  
Laisse-moi prendre une heure ta calèche,  
Pour m'y promener toute la vie jusqu'au tombeau.



Le rêve est une étoile que l'on regarde le soir, qu'on appelle par son nom et qu'on fixe comme dans un grand miroir pour se griser d'illusion. Un miroir reflète les formes et le rêve n'a pas de forme. S'il avait un profil, on perdrait goût de le regarder et l'on ne serait pas aussi hanté de l'infini. Il paraît bien en être un rayon. Quand on l'examine, il échappe au regard; un peu comme la femme, n'est-ce pas, qui ne donne à l'homme que l'envers du mystère, le dessus d'une réalité.

Le rêve est un halo de fumée, un parfum dissimulé qu'on voit peu, qu'on sent toujours mais qu'on ne saisit jamais.

Parfois le rêve se cache derrière un baiser, quelquefois il existe en double de la réalité; plus souvent il apparaît quand l'esprit est absent, quand le subconscient veille comme une lampe isolée dans le sombre velouté d'un grand dortoir de couvent.

Alors le rêve avance aux heures calmes où la nuit s'allonge, où le silence s'assoupit; il s'approche à pas feutrés près des petits lits blancs et dépose sur chaque enfant pour le lendemain, et peut-être pour la vie, des cendres lumineuses de bonheur, de fines poussières étincelantes de joie et de beauté.

Il regarde autour de lui, de peur d'être surpris, et si personne ne le voit, il se glisse à nos côtés et cause doucement à notre imagination éveillée, des splendeurs d'un monde nouveau.

Le rêve se fait tantôt mignon comme les nains de Blanche-Neige, tantôt majestueux comme un massif d'or; mais sitôt devenu l'objet qu'on reconnaît, il se volatise dans un tour de magie inexplicable, se métamorphose en un caressant visage de jeune fille, en un beau héros. Tout à coup, il s'enfuit, on le perd dans la foule de nos souvenirs; la femme s'évanouit, l'homme disparaît... On ouvre la paupière pour le chercher des yeux; on ne trouve que quelques filons de noir, quelques serpentins de ténèbres qui glissent en se repliant devant l'aube montante.

Reviendra-t-il demain s'envelopper encore dans la frange de nos couvertes fleuries, dormir avec nous sur nos oreillers blancs? Qui sait? Il ne faut pas l'attendre, ni essayer un jour de le surprendre et ni s'asseoir de longues heures en jaquette de nuit sur la marche de l'escalier comme si nous soupçonnions l'arrivée de quelqu'un, d'un inconnu qu'on a à peine rencontré un soir. Il faut s'assoupir, le rêve est un fier cavalier qui nous promet tout ce que l'on veut, à condition de ne pas le trahir.

Il ne donne jamais rendez-vous, il n'en tient aucun; il vient souvent si nous sommes fidèles à sa loi, celle de fermer les yeux, de les ouvrir à l'intérieur de nous-mêmes et d'espérer.

Demandons-lui seulement de se montrer quelquefois à l'horizon comme cette étoile que l'on regarde le soir, qu'on appelle par son nom et qu'on fixe ainsi qu'un miroir pour se griser d'illusion...



## AUTODAFE

Elle m'est donc parvenue  
avec sa douzaine de doigts évidente  
et son tiers-oeil sournois  
et sa gorge édentée  
et son coeur évidé

Réponse à l'appel hautement projeté  
par un farouche incontrôle:  
excessive balance au fléau penchant  
anomalie du poids  
monstre et ma Raison.

Ses deux ongles de trop  
ont perforé mes larmiers précieux  
en fleuve de monnaie courante  
et son regard horrible...

je suis marquée à cette effigie  
et de plus  
aspirée dans son spatial sourire

Les bras de son coeur...  
Oh jeu!  
Odieux de quel insane tambour

Mais je la veux la désire la veux  
Je suis la ménade qu'elle s'occupe à rassembler  
...la hais mais l'invoque et la retiens

Qu'elle se dérobe. Non pas. Une seule fois  
m'ayant trop visitée. Et pour jamais logée.

Absence tu m'habites bien  
et je cueille à la mesure de l'effleurement  
ta solitude monstrueuse  
ventouse à mes artères  
et protèle à mes charniers  
Aigle sourdine sans fondations

L'affre affinée d'une promesse  
à composer sans cesse  
Elargissement de ma propre Présence  
à re-Présenter.

Lucile Durand



## LE CRI DESERTE

Voici celui qui vient  
au nom du Seigneur. Je vous reconnais Délégué sans nom. Paravent de la  
puissance extrême. Porte-voix de la pensée tyrannique.

Je savais les illusions  
défendues aux prétendants du vrai. J'écoutais le message nu. Essayant  
de le sortir du rang.

Ai-je entendu le son  
substantiel? Que fut mon verbe le mien? O Délégué sans nom voici venir  
le temps de votre allégeance la vôtre.

Voici venir le temps de  
mon impuissance. O Terre des hommes faussement étalée inaccessible à qui  
les deux pieds dessus éprouve l'inébranlable roc.

Voici venir l'imminence  
du témoignage; dieu je rêve et pourtant: dévoré du devoir je vais immobile  
à la perte de l'ouïe intérieure.

Lucile Durand

## APRES-MIDI D'AUTOMNE

Le ciel gris tristement  
laisse suinter une lumière pâle et teintée de bleu;  
l'air au goût pénétrant  
imprime au visage sa morsure persistante.

Les nuages étirés et alanguis  
se traînent en longs rubans laiteux;  
les dernières feuilles, pétrifiées et jaunies,  
planent doucement sur le souffle, mourantes.

Un oiseau parfois, comme un jet,  
marque le jour de son point rapide.  
La nature passive s'abandonne à l'engourdissement final;  
chaque chose s'éteint baignée dans un soleil timide.

Tout est calme, tout repose;  
les êtres vivent un sommeil lucide.  
L'ennui s'abaisse et se pose  
sur l'âme perdue dans une rêverie morbide.

Novembre '47.

Loris Racine



QUELLE EST LA TRISTESSE INDECISE...

Quelle est la tristesse indécise,  
La tristesse morne et fade qui m'écoeure;  
Pourquoi le dégoût qui m'opresse  
Et pose sa griffe sur mon coeur?

La vie est inouïe et infecte,  
Les femmes sont traîtresses,  
Les amours vides;  
Quelle est la tristesse morne et fade qui m'écoeure...

Les hommes sont amorphes,  
Et font des idoles avec de la boue,  
Et se vautrent dans leurs idoles;  
Quel est ce dégoût qui m'opresse...

L'amour, c'est la tristesse en germe,  
C'est la femme qui s'évade,  
C'est l'âme qui se vide,  
Et cette griffe qui se pose sur mon coeur...

Acût '46.

Loris Racine



## NOTION DE CULTURE ET CULTURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Il nous est pratiquement impossible aujourd'hui d'ouvrir la page littéraire d'un journal ou d'une revue sans qu'il y soit question de la culture canadienne-française. On en parle, on en discute, on en met même l'existence en doute... La culture canadienne-française existe-t-elle réellement? Avant de chercher une réponse à cette question, ne serait-il pas nécessaire, et la chose aurait pu être profitable à beaucoup de nos hommes de lettres qui se sont intéressés au problème, de déterminer, dans la mesure du possible, ce en quoi consiste réellement la culture d'un peuple ou d'une nation.

Consultons tout d'abord l'opinion des philosophes. Non pas que je considère leurs idées comme définitives: ils ne semblent pas toujours s'entendre très bien entre eux, et s'ils ont droit à leurs différences d'opinion, libre à nous de les interpréter dans le sens qui nous semble le plus près d'atteindre à la vérité. Je cite en premier lieu M. André J. Krzesinski: "La culture embrasse tout ce qui d'une façon quelconque doit son existence à l'activité créatrice de l'homme. On peut la définir comme l'ensemble des résultats du travail créateur de l'homme - travail visant au développement de ses facultés spirituelles et de sa capacité physique, à la maîtrise de soi-même et à la domination de la nature, et visant aussi à lui faire adopter une attitude conforme à ses tendances et à ses idéaux par rapport à la réalité, à la vie comprise dans son sens le plus large, et par rapport aux hommes participant à cette vie. Elle embrasse donc aussi bien la philosophie, la religion, l'éthique, la littérature, l'histoire, l'art, que les sciences exactes, les sciences naturelles, et tous les autres domaines ayant pour but soit la connaissance de l'homme et de son histoire, soit la réalité qui en est indépendante. En d'autres termes, la culture peut être définie comme l'ensemble des résultats obtenus par le travail créateur de l'homme visant à réaliser l'idéal de la vérité, du bien et du beau, puisqu'effectivement tous les efforts de l'homme tendent à ces trois idéaux." (1) Et M. Jacques Maritain: "Il apparaît ainsi que la culture est naturelle à l'homme au même sens que le travail de la raison et des vertus, dont elle est le fruit et l'accomplissement terrestre; elle répond au vœu foncier de la nature humaine, mais elle est l'oeuvre de l'esprit et de la liberté ajoutant leur effort à celui de la nature." M. Lalande: "Culture. Au sens le plus étroit, et le plus voisin de sens matériel, développement (ou résultat du développement) de certaines facultés, de l'esprit et du corps, par un exercice approprié." M. Florian Znaniecki: "Nous employons le mot "culture" pour désigner toutes les oeuvres de l'activité consciente, y compris les modifications psychologiques qui naissent plus ou moins spontanément des actes conscients d'une personne ou de groupes de personnes. "Culture" s'oppose à "nature"." M. Zdzislaw Debicki: "Sans aucun doute nous serrons la vérité de plus près, si nous admettons que la notion de "culture" a une base spirituelle, mais que les facteurs matériels y entrent aussi, qui prennent une apparence abstraite en raison de leurs rapports constants avec l'homme et qui peuvent exciter en lui des émotions plus nobles que les émotions ordinaires qui ne dépassent pas le niveau de l'utilité. "Dans l'éveil de telles émotions le temps est un élément nécessaire. "La notion de temps est inséparablement unie à la notion de "culture".

(1) André J. Krzesinski - La culture moderne est-elle en péril? Ed. Fides, Montréal, 1944. Toutes les citations suivantes sont tirées du premier chapitre de ce volume.



"Dans ce terme auquel le mot polonais "uprawa" (action de cultiver) correspond très exactement, est impliquée l'idée de travail et par conséquent l'idée de temps, puisque le temps est indispensable à l'achèvement de n'importe quel genre de travail.

"Sans ce travail dans le temps, sans un labeur comparable à celui du cultivateur qui met le sol en état avant la saison des semailles, sème le grain, veille sur la germination et fait la moisson, il n'y a pas et il ne peut y avoir de culture dans le vrai sens du mot.

"La culture, par conséquent, n'est pas un don du ciel; il est plus vrai de dire que chaque nation doit y travailler lentement à travers une longue suite de siècles, et que la culture ne s'élève que lentement jusqu'à une pleine compréhension de la vie et de son but."

Essayons maintenant de préciser, selon les données que nous venons de voir, quelle pourrait être la notion d'une culture proprement nationale. Selon M. Krzesinski, la culture est "l'ensemble des résultats du travail créateur de l'homme"; qu'il me soit permis d'ajouter que cette culture sera nécessairement spécifiée par les conditions dans lesquelles l'homme accomplit son travail. Il y a la culture, concept universel, et il y a les cultures françaises, italiennes ou allemandes... Si ces diverses cultures sont réellement différentes, c'est par l'environnement dans lequel les nations françaises, italiennes ou allemandes ont travaillé qu'elles le sont. M. Debicki nous dit que "la notion de temps est inséparablement unie à la notion de "culture"." Pouvons un peu plus loin cette pensée et affirmons qu'une culture nationale est limitée dans le temps et dans l'espace, le lieu, et cela implique le pays proprement dit, son aspect, son sol, son climat, ses richesses naturelles. Je ne voudrais pas faire preuve de déterminisme, mais si une certaine culture peut s'identifier, il faut chercher la source de cette identification en des facteurs extérieurs. La notion d'"homme" par exemple est la même pour tous les peuples, pour tous les continents. Tous les hommes sont également hommes. Mais dès que nous passons à la notion d'homme individué dans le Français, l'Allemand ou l'Italien, nous obtenons quelque chose de complètement différent. Nous faisons entrer en ligne de compte le sol, les ancêtres, l'histoire, les traditions, la littérature, l'art de la nation dont cet individu fait partie, enfin tout ce qui permet à un Français de différer d'un Allemand ou d'un Italien. Et je crois que l'on peut affirmer la même chose de la culture. La culture, c'est un peu comme l'essence d'une nation, c'est ce qui lui permet d'être "ce qu'elle est et non pas une autre." Cette culture implique donc tout ce qui a pu former cette essence, cette âme de la nation. Et tout d'abord, le lieu, le pays lui-même: le paysan des steppes de la Russie ne travaille pas dans les mêmes conditions que celui des plaines de la Loire. L'histoire, car Bonaparte et la guerre de 1870 ont certainement laissé leur marque sur la culture française en forçant la nation à s'adapter à de nouvelles conditions; nous pouvons encore inclure dans cette notion d'histoire celle de la tradition, de ces habitudes d'agir, de travailler qui ont été transmises de père en fils et qui se perpétuent encore aujourd'hui, quel que soit le changement des techniques. Et, pour citer encore une fois M. Krzesinski, la culture "embrasse donc aussi bien la philosophie, la religion, l'éthique, la littérature, l'histoire, l'art, que les sciences exactes..." La culture, c'est l'art et la littérature, mais c'est bien loin de n'être que cela, comme semblent le prétendre certains de nos esthètes canadiens-français. La culture est un peu tout ce qui nous forme dans nos entités propres de nationaux de pays différents, ce qui fait que nous différons de nos



voisins dans notre manière d'agir et de penser. La culture, c'est l'histoire des luttes que nous avons accomplies en commun avec nos compatriotes, c'est la langue, la religion, les traditions que nous avons hérité de nos ancêtres, c'est la technique, les méthodes de travail, c'est aussi cette mentalité, cette façon de penser qui est le résultat des siècles. Car toutes ces choses aujourd'hui influent directement sur notre "travail créateur", elles modifient notre manière d'être et d'agir, de "créer". Et ce que nous créons devient lui-même avec le temps partie de cette culture et influencera demain les actes et les méthodes, le travail de nos fils. La culture est le résultat acquis du travail créateur de l'homme et aussi une disponibilité à créer, un "ce par quoi" et un "comment" nous créerons.

Ces quelques notions éclaircies, devons-nous encore nous poser la question à savoir s'il existe réellement une culture canadienne-française? Je crois que le problème n'existe plus. Nous avons notre histoire, notre religion qui joue un si grand rôle dans notre vie quotidienne, nous avons toute cette tradition des luttes pour la survivance, luttes pour conserver justement cette culture canadienne et française qui est la nôtre. Luttes non seulement contre l'assimilation à la majorité anglaise, mais aussi luttes des premiers temps de la colonie, luttes de colonisateurs, d'évangélistes, luttes contre la forêt, contre les éléments, luttes pour la survivance tout court. Il reste encore en nous aujourd'hui un peu de ces pionniers des temps jadis qui labouraient leur terre le fusil à l'épaule, un peu de ces aventuriers qui découvrirent un continent. Tout cela influe sur notre manière d'agir, de travailler, de créer. Tout cela nous donne une personnalité bien à nous, car on ne la peut retrouver de la même façon nulle part ailleurs. Certains ont voulu affirmer que nous étions simplement de culture française et que la culture canadienne-française n'existait pas. Pour être capables d'admettre une pareille hypothèse, il faudrait supprimer trois siècles d'histoire, et cela n'est guère possible. Par contre, tout ce qui s'est ajouté à la culture française depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ne fait pas partie de la nôtre. A ce moment-là, nous n'étions plus Français, nous étions Canadiens. Évidemment, toute la culture française d'avant la fondation de la colonie est nôtre au même titre qu'elle est celle du Français, mais depuis, nos destinées ont suivi des chemins différents, et bien que la culture canadienne-française doive énormément à la culture française, elle existe cependant par elle-même, elle a une entité propre, une existence que l'on ne peut lui refuser.

Il est vrai que cette culture n'a guère eu de manifestations extérieures jusqu'à présent; tout de même, il se produit actuellement un éveil dans notre monde intellectuel: nos écrivains ont commencé de produire des oeuvres de qualité, nous avons quelques peintres dignes de ce nom et je crois sincèrement qu'avec les années, cette extériorisation de notre culture continuera de s'affirmer. Si nous attendons encore nos chefs-d'oeuvre, nous pouvons le faire avec optimisme: notre culture existe, elle existe comme notre essence, comme ce qui nous fait Canadiens français; la disponibilité est là, les oeuvres viendront.

Loris Racine



Lorsqu'un Français parle de son pays, lorsqu'un Américain mentionne les U.S.A. et qu'un Anglais discute de l'Empire, nous, Canadiens, restons toujours un peu étonnés de la chaleur et de la vie que recouvrent les mots France, États-Unis et Angleterre chez nos interlocuteurs. Ils pourraient nous tenir les discours les plus vides de sens que nous aurions tout de même l'impression que ces messieurs sont les représentants, indignes ou non, cela importe peu ici, de trois grandes races et que la simple mention du nom de leur pays les fait vibrer jusque dans l'âme. Et plus tard, nous nous rappelons avoir rencontré un Français, un Américain ou un Anglais.

Les Canadiens ne sont pas si fortunés. Il y a bien quelque part dans le monde des gens qui se souviennent vaguement du Canada en pensant à nos soldats, à nos bancs de neige ou à nos "polices montées", mais qu'ils se disent que cet homme rencontré un jour ou l'autre était un Canadien qui leur a fait connaître le Canada et les Canadiens, ma foi, c'est assez rare, semble-t-il, et c'est malheureux.

Inutile de nous demander qui est responsable de cet état de choses. Nous le sommes, c'est entendu. Nous le sommes parce que nous n'avons pas de pensée vraiment canadienne. La majorité des citoyens de notre pays sont ou des Canadiens anglais, ou des Canadiens français... ou des Canadiens américains; ceux qui restent et qui voudraient être Canadiens tout simplement ne se sentent pas chez eux. Ils se débattent dans une atmosphère raréfiée où ils menacent d'étouffer. Ils essaient de semer le bon grain, mais ils cultivent dans une toundra où rien ne pousse.

À part quelques réalistes qui essaient de tendre la perche à leurs frères qui se noient dans une mer d'illusions et de rêves, le peuple canadien est d'une immobilité effarante. Il y a bien quelque mouvement au Canada; il y a la religion, la politique, l'industrie, la machine, il y a l'appel au travail à huit heures du matin, il y a l'esprit de clocher, le nationalisme, que personne ne comprend d'ailleurs: tout cela est mû par un automatisme qui ferait pâlir d'inefficacité le plus parfait robot. Le peuple canadien est mobile de corps seulement. Il existe dans l'irréalisme de sa culture et il n'est angoissé que par ses contingences de positions, de famille et de christianisme petit-bourgeois. Qu'il vive au Québec ou dans la Colombie-Britannique, il croupit à l'ombre d'un clocher religieux ou d'une secte politique. Le Canadien existe et il ne se demande pas pourquoi. Il ne pense pas. Et il ne se connaîtra jamais lui-même et ne se fera jamais connaître à l'étranger aussi longtemps qu'il n'y aura pas chez nous une réelle pensée canadienne.

Immobile, indécis et emprisonné dans le vase clos de l'irréalisme et du conformisme, le peuple canadien n'est tout de même pas perdu parce qu'il a pour lui la jeunesse et le devenir; il a surtout quelques chefs qui lui enseigneront comment atteindre à la maturité qui s'affirme par l'ouverture de soi à l'univers et par le rejet de l'égoïsme adolescent. Ils lui apprendront qu'il a cessé d'être un peuple de pionniers, que ses terres sont essouchées et qu'il n'a qu'à retourner l'humus pour obtenir le pain qui nourrit tous les hommes et qui peut aussi les unir.

Seule l'habitude de la réflexion développera chez le peuple canadien l'esprit nécessaire à la création d'une mentalité vraiment canadienne. Et j'estime que nos chefs doivent d'abord diriger leurs efforts vers ce but et distribuer



abondamment les matériaux qui serviront à la formation d'une telle mentalité. Comment s'y prendront-ils? Les méthodes sont aussi nombreuses qu'il y a d'esprits différents pour les concevoir. Je suggère ici celle de la construction avec destruction au préalable. Destruction, à la douce, des mythes et nouvelle construction sur des bases solides. Sur des réalités historiques, politiques et humaines. Sur des valeurs qui peuvent exister hors de l'imagination.

La chasse aux mythes s'impose d'abord. Il faut à tout prix sortir du passé, vivre et penser dans le présent et établir les cadres de demain. Nos vrais chefs le savent. Ils réalisent que les vieilles légendes nous minent dans l'âme, que le véritable réalisme nous commande de laisser à l'histoire les rengaines du temps passé, les idéaux d'adolescent, les imageries du type "Histoire du Canada" de l'école primaire et les haines séculaires. Il est ridicule pour nous de pleurer sur notre glorieux passé, sur nos luttes et sur toutes ces histoires de la même essence si nous nous en faisons un complexe et ne pouvons nous en servir pour vivre le présent et construire l'avenir. Ainsi en est-il du reste, de nos compatriotes d'origine anglaise qui se lamentent sur le défunt puissant Empire. Est-ce que l'essentiel n'est pas plutôt ce que nous sommes, en puissance bien entendu, et surtout, ce que nous deviendrons?

Les cendres de l'irréalisme, des illusions et du rêve bien semées aux quatre vents, nos chefs pourront alors commencer à mettre en branle l'esprit des Canadiens, commencer à les habituer à réfléchir d'abord sur le concret et l'immédiat, ensuite sur les valeurs essentielles et déclencher ainsi un mouvement vers une pensée vraiment canadienne.

Il y a le concret au point de vue historique; l'histoire n'existe que comme explication du présent, et elle doit être enseignée de façon telle qu'elle puisse permettre aux deux groupes ethniques de se comprendre, de réaliser la nécessité des deux langues officielles, de nos gouvernements provinciaux et fédéral, de concevoir enfin un mode de vie et un système des valeurs qui soient réellement canadiens. La tragique scission qui existe actuellement au pays trouve son origine dans un enseignement inadéquat de l'histoire et dans une vie politique mal comprise.

Nos chefs auront à refaire la mentalité politique du Canada. Ils devront créer un goût pour cette science, la montrer sous un jour nouveau, mettre en évidence sa réelle valeur pour la création d'une pensée canadienne, définir les critères de fédéralisme et d'autonomie des provinces - deux termes aujourd'hui exploités sans scrupules par certains politiciens -, apporter du bilinguisme dans les discussions parlementaires, bref, faire comprendre son importance dans l'histoire de la nation.

Quand l'histoire et la politique seront connues et quand elles serviront à instruire au lieu d'enrichir, quand l'art de penser sera devenu une réalité vivante et bien établie chez le peuple canadien, celui-ci pourra peut-être parvenir à une conception plus spirituelle de son humanité. Il trouvera ces valeurs immuables essentielles à tous les peuples et pourra s'engager sur les voies d'un canadianisme et d'un universalisme. La Pensée Canadienne unira les Canadiens de la verte vallée d'Annapolis aux gigantesques Rocheuses; les illusions et les rêves collectifs d'une nation disparaîtront, et celle-ci apportera un jour sa part aux grands mouvements de pensée qui caractérisent le monde actuel.



## ASPECTS DU MOUVEMENT INTELLECTUEL AU CANADA FRANCAIS (1)

Il me serait certes impossible de traiter en quelques pages un sujet aussi vaste que celui que je me propose d'exposer, si je ne me permettais quelques distinctions importantes, et surtout si je ne laissais tomber toute intention de vues ... profondeur.

Tout d'abord, notons que le mouvement intellectuel au Canada anime deux groupes ethniques d'origines fort différentes, l'un évoluant dans une atmosphère anglo-saxonne, l'autre dans une atmosphère française. Ce dédoublement augmentant les perspectives, je ne puis vraiment pas m'attarder à décrire l'évolution de la branche classée comme anglo-saxonne quoique celle-ci ne soit pas sans avoir certaines influences sur la branche française; en effet, la culture d'expression anglo-saxonne représente les deux tiers de la population canadienne, ses trois noyaux se trouvant à Toronto, Vancouver et Montréal, ce qui lui donne une importance remarquable. Ce dernier noyau s'unit fortement, dans les domaines de la peinture et de la musique, au mouvement canadien-français dont il reçoit beaucoup plus d'impulsions qu'il ne lui en donne.

Pour sa part, le mouvement intellectuel d'inspiration française présente un intérêt sans cesse grandissant, surtout depuis la fin de la guerre, et cela dans presque tous les domaines. Les seuls domaines qui échappent à l'élément français sont ceux de la politique, du génie et du commerce où la présence des intellectuels canadiens-français n'est vraiment pas ce qu'elle devrait être. Il faudrait là des hommes de valeur en plus grand nombre, des hommes qui puissent stabiliser la force grandissante du canadien d'origine française dans les différentes régions du Canada.

Ce mouvement intellectuel d'expression française est surtout concentré dans la province de Québec où habitent les sept huitièmes de la population canadienne-française. Or il y a plus de trois millions et demi de canadiens-français dans cette province et le tiers se concentre dans les limites ou les environs immédiats de Montréal, ce qui fait de cette ville le centre le plus important de développant intellectuel canadien.

Depuis quelques années, un nombre encore restreint mais grandissant de professionnels, d'universitaires, de chercheurs et de savants de disciplines diverses consacrent leur vie à des tâches intellectuelles; des artistes, et des littérateurs, moins nombreux, commencent à produire des oeuvres de valeur. Il serait certes fort intéressant de passer en revue ces divers groupes, mais nous devons aborder seulement les littérateurs et ceux qui en dépendent.

Je disais plus haut que Montréal est le centre français le plus important. Deux autres grands centres français, Québec et Ottawa partagent les efforts

(1) Notre confrère a déjà publié cet article en 1949, dans la revue "Témoignages" des bénédictins de La-Pierre-qui-Vire, France. Cet article s'adresse donc à des non-canadiens. Quelques mises au point en changeant à peine le contenu. Cf. "Témoignages", XXIIe cahier, juillet 1949.



de dégageant d'une culture canadienne-française vraiment autonome. Cependant on ne voit guère, entre ces différents noyaux, de relations suffisamment organisées et une vie assez dynamique pour qu'il puisse être question actuellement d'un milieu intellectuel canadien-français. Il y a plus exactement des intellectuels canadiens-français que le temps et une certaine coordination organisera en véritable mouvement intellectuel au plein sens du mot.

Ce fait s'explique par les circonstances qui ont marqué l'histoire du peuple canadien-français depuis trois siècles. Les difficultés de l'évolution politique et les exigences d'un "primo vivere" exceptionnellement urgent ont longtemps fait obstacle à la formation d'un véritable milieu intellectuel propice au développement et au progrès culturel. Les caractères d'une civilisation canadienne-française ne se sont pas encore assez accusés pour se révéler complètement dans la pensée des intellectuels, dans les oeuvres des littérateurs et des artistes. En effet, la culture humaine au Canada français est encore à la recherche de sa civilisation propre, dont l'élaboration est nécessairement lente et laborieuse, et qui demeure la seule condition d'une culture vraiment vivante. "La littérature, comme l'écrivait Roger Rolland dans un hebdomadaire de Montréal, est d'abord un art de vivre, et c'est par la découverte de notre vie la plus intérieure que nous parviendrons à créer une littérature vivante." Voilà le problème. Pour le moment, le canadien-français vit dans une forme d'idéalisme plus près de la lettre que de l'esprit réaliste comme le dit si bien Pierre Vadboncoeur dans le dernier numéro de "Cité Libre" (déc. 1951)

" " "

Nous disions que la création littéraire, au Québec, est plutôt individuelle que fonction d'un mouvement ou courant de pensée. Il faudrait excepter le mouvement automatisé qui groupe un nombre fort restreint de jeunes intellectuels à tendances surréalistes et parfois communisantes, sous la direction un peu lointaine d'un de nos meilleurs peintres, Paul-Émile Borduas. On y recherche l'expression du subconscient en s'échappant des règles méthodiques pour atteindre le domaine de la "seule poésie". L'influence de Breton sur ce groupe est manifeste, et Breton insiste bien sur la nécessité d'une "information" (au sens thomiste), ici comme ailleurs, pour obtenir des oeuvres qui se tiennent. Les disciples de Borduas les plus représentatifs sont certainement Fernand Lévesque, l'ex-Riopelle, Mousseau et Gauvreau. On a produit de nombreux tableaux très intéressants et quelques pièces de théâtre ahurissantes telles que "Bien-être" de Claude Gauvreau, "Pièce sans Titre" de J.T. Macé. Leur "Manifeste", publié à seulement quatre cents exemplaires en 1948, a eu un très grand retentissement qui eut ses échos en Europe, sans aucun doute à cause du scandale qu'a pu produire une attaque déchaînée et souvent ridicule, du moins dans ses expressions, des diverses institutions québécoises. Il n'apporte aucune solution vraiment humaine à leur déclaration: "Fini l'assassinat massif du présent et du futur à coup redoublé du passé".

Il faut excepter en outre deux groupes qui, au cours des quinze dernières années, ont exercé une influence considérable sur la jeune génération d'écrivains tout en ne formant pas exactement des écoles. Le premier de ces deux groupes était l'équipe de "La Relève" puis de "La Nouvelle Relève", revue fondée en 1935 par un groupe d'anciens élèves des Jésuites qui ont cherché, sous l'inspiration des écrits et des conseils de Jacques Maritain, des formes d'expression littéraires à la fois originales et chrétiennes. Ils osèrent même suivre Maritain jusqu'à son ultime évolution politique et sociale. Cette équipe, qui publia jusqu'en ces dernières années une sa revue sous le titre de "La Nouvelle



Relève" , s'est malheureusement dissoute en même temps que sa revue qui fut l'une de nos plus généreuses. Le second groupe est l'ancienne équipe de la revue "Amérique Française" , qui fut fondée au début de la guerre par Pierre Baillargeon, auteur des médisances de Claude Ferrin, et dont le français est impeccable et très fin. Préoccupée surtout de problèmes d'art et d'esthétique, cette équipe eut comme maître un écrivain original et prolifique, François Hertel (Rodolphe Lubé). La jeune génération intellectuelle doit énormément à Hertel et l'influence extraordinaire de son équipe s'est peu à peu éteinte dès après son départ définitif pour Paris.

Exceptons enfin une nouvelle équipe, celle de "Cité Libre", qui groupe d'excellents jeunes intellectuels catholiques et qui rappelle beaucoup l'équipe de "La Nouvelle Relève". Elle n'a publié à date que quatre numéros de sa revue, mais ces numéros ont certes beaucoup de valeur; ils sont révélateurs des tendances de renouvellement qui se dessinent au sein de la nouvelle génération de catholiques canadiens-français. On a cru en certains milieux que ces tendances sont révolutionnaires, au mauvais sens du mot. Or elles sont tout simplement une introspection lucide et vigoureuse qui est à la recherche de l'esprit propre des canadiens-français, un esprit essentiellement catholique avec tout ce que ceci peut impliquer de mise en commun des valeurs, de dynamisme intérieur, d'humanisme réaliste et vraiment universel. Cette introspection vise donc les profondeurs mêmes de notre culture dans toutes ses branches, spécialement les branches sociales. Il suffit de lire dans le dernier numéro les articles sur "La querelle des instituteurs" (écrit en collaboration) et sur "L'irréalisme de notre culture" par Pierre Vadboncoeur, pour se rendre compte de la valeur de cette jeune revue. L'équipe comprend entre autres Gérard Pelletier, Pierre-Elliott Trudeau, Pierre Juneau, Jean-Paul Geoffroy, Roger Rolland, Réginald Boisvert et Guy Cormier, pour la plupart des ex-dirigeants de la jeunesse catholique. Leurs recherches gagneraient sans doute à être encore plus mures. Mais déjà, le dernier numéro marque un très bon pas en ce sens. Les initiateurs ont d'ailleurs tant d'embûches à franchir qu'on doit être prêt à passer outre lorsqu'on aperçoit dans leurs travaux de petites bêtes noires.

" " "

Si le mouvement intellectuel proprement dit n'existe pas encore au Canada, la création littéraire comporte toutefois des oeuvres intéressantes dans les domaines du roman, de la poésie, de l'histoire et de la critique. Je devrai me limiter à quelques écrivains seulement, à ceux dont le public est le plus vaste ou le plus choisi. Dans le domaine du roman, Robert Charbonneau demeure l'un de nos meilleurs écrivains canadiens. "Ils posséderont la terre" a marqué un pas extraordinaire dans l'évolution de notre littérature. C'est un vrai roman où les phases s'enchaînent comme par une nécessité d'harmonie logique et musicale, et où les personnages ont une vie intérieure sans être alourdis d'un réalisme par trop minutieux. Ce livre fut publié par les éditions de l'Arbre (Montréal) qui nous ont aussi donné "Fontille" du même auteur et où celui-ci se surpasse. Charbonneau a aussi écrit, "après avoir beaucoup réfléchi sur son art", "Connaissance du Personnage" qui est un livre de critique fort subtile. - Gabriëlle Roy, avec "Bonheur d'Occasion" qui lui a mérité le prix Femina, a marqué un nouveau pas, celui de l'étude du canadien-français ouvrier. Cette étude d'actualité et de vérité est faite avec une fine minutie et beaucoup de discrétion. Il y a là, dans le monde ouvrier, une multitude de types canadiens que notre littérature n'avait jamais abordés pour s'attarder uniquement à l'étude du



paysan et du villageois où l'on se perdait un peu en vains efforts de renouvellement. Seule Germaine Guèvremont a su, depuis quelques années, faire un chef-d'oeuvre d'un roman du terroir. "Le Survenant" (Beauchemin, 1945) est en effet considéré comme notre chef-d'oeuvre de paysannerie, grâce, à la fois, à l'authenticité de ses personnages et à leurs expressions canadiennes exquises. Mgr F.-A. Savard a publié plusieurs épopées en prose que l'on classe comme romans. "Menaud, maître draveur", "La Minuit" et "L'Abatis" font revivre d'une façon émouvante le pays québécois avec ses grandioses forêts. - Roger Lemelin a écrit entre autres "Au ried de la Pente Louce" qui eut un énorme succès; roman régionaliste, où se manifeste une légère tendance à l'anticléricalisme et à la satire de nos moeurs religieuses. André Langevin, qui a remporté cette année le prix du Cercle du Livre de France avec "Evadé de la Nuit", a choisi comme héros un non-chrétien, ce qui a fait classer son roman comme ouvrage noir en certains milieux. Ceci a suscité une certaine querelle qu'Yves Thériault a animé davantage par la publication retentissante de "Les Vendeurs du Temple" dont l'allure anticléricale assez prononcée accentue fortement les oppositions. Comme les romans de Gabrielle Roy et de Roger Lemelin, celui de Thériault appartient à la littérature sociale; cependant, l'action se situe à la campagne. - En guise de conclusion à ce bref aperçu de quelques romans canadiens, notons que la plupart des romans canadiens traitent de problèmes humains, universels, envisagés dans un contexte canadien et avec une optique habituellement chrétienne. En somme, seul peut-être Ringuet (Dr Philippe Fanneton) témoigne, dans "Trente Arpents", d'un pessimisme un peu terre à terre.

Un de nos meilleurs poètes fut sans aucun doute Saint-Denys Garneau, mort très jeune en 1943, après avoir publié ses merveilleux "Regards et Jeux dans l'Espace". Il avait fait partie de "La Relève". Ses petits poèmes sont des chants pleins de tendresse, d'ironie, d'"angoisse métaphysique toute menue", et surtout de poésie subtile, aérienne et véritable. Un poète aux visions immenses, Robert Choquette, à la fois lyrique et symboliste, a créé à son amour un vaste décor aux variations continues dans sa "Suite Marine". Anne Hébert, avec une simplicité et une sensibilité d'enfant, est l'auteur des "Songes en Equilibre" et de "Chanson d'Ève", oeuvres au métier presque impeccable. On ne se lasse guère de les lire. Alain Grandbois, grand voyageur tourmenté par la mort, a écrit "Les Voyages de Marco Polo" et "Les Îles de la Nuit", où il anime des paysages presque irréels. Roger Brien, prolifique et romantique, cède à trop de facilité, mais il a accouplé de beaux alexandrins dans son "Faust aux enfers"; "Cythère" renferme d'excellents poèmes. Brien cherche son inspiration dans sa foi, ce qui ajoute à l'émotion un réalisme profond. Cette année nous a apporté la révélation de Sylvain Garneau dont les "Objets Trouvés" ont mérité le troisième prix de la province. Je ne peux négliger de mentionner aussi Eloi de Grandmont dont les poèmes, très simples, ont une fraîcheur et une authenticité merveilleuse, et Gabriel Charpentier, à Paris depuis 1946, dont "Aire" lui a mérité un prix de poésie (en France).

Sans avoir évidemment tout dit des poètes canadiens-français, j'aborde rapidement les historiens. L'histoire demeure, pour le peuple canadien, une source d'encouragement et d'orientation extrêmement importante. Nommons spécialement M. Lionel Groulx dont l'oeuvre est marquée d'une ardeur apostolique peu commune. C'est un historien des plus catholiques, aux visions les plus éclairées et les plus justes. Cependant, il peut devenir, comme il semble le devenir pour un grand nombre, "une occasion jamais ratée d'idéalisme et un appui évident







de vingt-cinq ans, son autonomie pour devenir la plus importante. J'aimerais mentionner ici "Carrefour" que l'abbé Liwewlyn a fondé quelque temps avant de retourner à Paris. "Carrefour", établi à l'Université de Montréal, est le Centre Catholique des Intellectuels Canadiens. Ce groupement tient deux séances par mois, le lundi, séances auxquelles chacun peut participer; et il se propose de dégager le rôle exact de l'intellectuel dans l'Eglise, "de trouver à ce problème une solution authentique et vraiment féconde et d'empêcher qu'il se transforme en une critique ouverte". Cette année, le thème de "Carrefour", "Le rôle des universités dans la vie chrétienne", concorde absolument avec celui du congrès international de Pax Romana qui sera tenu l'été prochain à Québec. Son bulletin "Croire et Savoir", publié huit fois l'an, très au point et beaucoup mieux présenté cette année, fournit des articles, des études et des notes relatives aux thèmes abordés dans les rencontres bimensuelles et aussi celles des communications présentées à "Carrefour" qui n'ont pu trouver place dans d'autres publications.

En forme de conclusion, ajoutons que la classe universitaire canadienne-française a longtemps été limitée aux seules professions dites libérales, droit, notariat et médecine. Depuis une quinzaine d'années, les jeunes universitaires, de plus en plus nombreux, abordent l'économie, les sciences, les relations industrielles et les sciences sociales. Et nous pouvons espérer que de ce dégagement de forces intellectuelles vers un ordre plus réaliste, sortiront des puissances nouvelles et une personnalité plus ferme au sein du peuple canadien-français. Cette orientation positive d'une partie sans cesse croissante de la jeunesse universitaire ne peut, en effet, qu'affermir notre position en Amérique, et cela pour le plus grand bienfait du mouvement intellectuel d'expression française naissant au Québec.

Raymond Beaugrand-Champagne

#### POUR UN THEATRE CANADIEN D'EXPRESSION FRANCAISE

J'eus le plaisir d'assister, au cours de l'automne, aux diverses représentations données par les Compagnons et le Théâtre du Nouveau-Monde. Surprise et enchantement de découvrir chez nous, dans notre Québec si peu soucieux de culture, selon une expression consacrée, non pas une, mais deux troupes qui nous donnent du théâtre de qualité, du théâtre qui pourrait se jouer sans crainte sur n'importe quelle scène du monde. Le "Henri IV" de Paul Dupuis et l'"Avare" de Jean Gascon sont des réussites que l'on n'oublie pas facilement. En un mot, l'art dramatique au Canada français a atteint la maturité. Des artistes tels que Paul Dupuis, Jean Gascon, Jean Coutu etc. le prouvent éloquemment. Nous avons dépassé le théâtre de boulevard, nous avons atteint au théâtre d'art, au seul théâtre qui compte réellement aujourd'hui.

Mais puisque nous parlons de théâtre, regardons l'envers de la médaille, prenons le point de vue des oeuvres dramatiques. Si nous avons des artistes de talent, avons-nous des auteurs dramatiques dignes de ce nom? C'est là une question à laquelle il n'est malheureusement pas bien difficile de répondre. La production dramatique canadienne est absolument nulle. On a écrit quelques oeuvres, mais elles sont de si pauvre qualité qu'il ne vaut vraiment pas la peine d'en parler. Gratien Gélinas nous a donné "Ti-Coq", pièce à succès d'ailleurs; cependant, si nous voulons atteindre à un semblant d'autonomie du point



de vue des oeuvres dramatiques, il nous faudra beaucoup plus que des "Ti-Coq". Il reste qu'il y a une disparité monstre entre la valeur de nos facultés "reproductives" et celle de nos facultés "productives". Nous avons les artistes nécessaires à la création d'un théâtre authentiquement canadien, mais les auteurs se font attendre.

Ne pourrions-nous pas nous demander maintenant s'il serait possible, jusqu'à un certain point, de remédier à pareil état de choses? Evidemment, on ne change pas une situation du jour au lendemain. On peut cependant créer des conditions qui pourraient amorcer ce changement. Et ceux qui peuvent accomplir le plus en ce sens, ce sont les artistes et surtout les directeurs de troupe. Je m'adresse ici tout particulièrement à Messieurs Dupuis et Gascon. N'y aurait-il pas moyen, pour leurs troupes respectives, de créer une pièce canadienne à chaque saison? (1) Car je suis convaincu que si nos écrivains voyaient un débouché à une production dramatique, ils seraient prêts à tenter leur chance. Une oeuvre dramatique est faite pour être jouée, et si cette oeuvre ne trouve pas de débouché, c'est-à-dire de troupe pour l'interpréter, il est évident qu'il est peine perdue de l'écrire. Nous avons de bons auteurs radiophoniques: prenons Yves Thériault comme exemple. Ce romancier nous révèle à la radio un talent évident pour le théâtre, pour autant du moins que l'originalité, la fraîcheur et le naturel du dialogue révèlent des dispositions au théâtre. Pourquoi Thériault ne nous donnerait-il pas une oeuvre dramatique, une oeuvre qui serait jouée par nos artistes canadiens et à laquelle assisterait un public canadien? Ceci est tout à fait dans le domaine du possible. Thériault a certainement le talent nécessaire, tout ce qui semble lui manquer présentement est la volonté de courir le risque. Et il n'y a pas que Thériault. Nous pouvons encore citer les noms de Robert Choquette et de Jovette Bernier. Ces auteurs radiophoniques nous ont prouvé qu'ils avaient du talent, et le fait qu'ils réussissent à la radio peut nous laisser présager qu'il en serait de même au théâtre. Ce succès présupposerait une adaptation à de nouvelles techniques, mais cela n'est pas impossible.

Présentement, le public canadien est très bien disposé à accueillir une production canadienne. Je crois que les salles combles du Gésu et du théâtre des Compagnons en sont des preuves évidentes. Il s'est créé, depuis quelques années, un souci réel de culture et de culture canadienne dans certaines classes de notre société québécoise, et le moment ne saurait être plus propice à la naissance d'un théâtre authentiquement canadien. D'ailleurs, les succès remportés par Gélinas le démontrent sans contredit; bien que les oeuvres de Gélinas n'entrent pas exactement dans la conception du théâtre que j'avais à l'esprit, le fait demeure tout de même. Je suis convaincu qu'un dramaturge canadien qui nous donnerait une oeuvre solide serait bien accueilli par le public.

Un autre moyen de stimuler une production dramatique canadienne serait la création d'un Prix du Théâtre. Je ne sais pas qui pourrait le créer, mais je suis convaincu qu'il ne manque pas d'organisations qui ont les moyens de le faire. Nous avons le Prix du Cercle du Livre de France et le Prix David pour le roman; je dois même ajouter que ces manifestations littéraires sont très suivies, surtout celle du Cercle du Livre de France. Ce prix est un peu l'événement littéraire de l'année; le public lecteur lui manifeste beaucoup de curiosité, curiosité qui profite non seulement à l'oeuvre primée mais encore aux trois ou quatre oeuvres parmi lesquelles on a fait le choix définitif. L'an passé, la "Louise Genest" de Bertrand Vac fut primée, mais le "Dompteur d'ours" de Thériault et "Les jours sont longs" d'Henry Bernier profitèrent également.



de la publicité qu'occasionna l'attribution du prix. Les prix, bien qu'imparfaits et injustes sous bien des aspects, (il arrive souvent qu'ils soient décernés pour des raisons toutes autres que littéraires. Il faut en prendre son parti.) ont le principal mérite de susciter une curiosité chez le lecteur et de fournir à l'écrivain une occasion de produire, surtout en ce qui concerne les prix où l'on ne tient compte que des oeuvres manuscrites. La création d'un Prix du Théâtre stimulerait l'intérêt chez nos écrivains et il nous serait peut-être alors possible d'obtenir chaque année au moins une oeuvre dramatique canadienne qui vaille la peine d'être représentée.

Le théâtre nécessite trois éléments: l'auteur, l'artiste et le public. Le Canada français a présentement les artistes et le public: à quand les auteurs? C'est là une question que devront résoudre nos hommes de lettres et nos hommes de théâtre: une littérature qui ne se manifeste que par le roman, la poésie et l'histoire est loin d'être complète; il est encore des domaines où la littérature canadienne d'expression française n'a absolument rien accompli et le théâtre est le principal parmi ceux-là. Il faut que nos écrivains se mettent à la tâche. A quand notre "Cid"?

Loris Racine

- (1.) Je me permets de souligner que les Compagnons nous annoncent la création d'une oeuvre canadienne pour la fin de la présente saison.



## ENQUÊTES

### REALITE DU SURREALISME

S'il fallait mesurer la portée d'un mouvement artistique aux détracteurs qu'il suscite et aux polémiques qu'il occasionne, le surréalisme devancerait facilement ses concurrents dans sa course vers la gloire et la postérité. Parmi toutes les tentatives de réforme de l'art qui se sont succédées depuis un siècle et qui avaient toutes pour but d'abandonner les sentiers battus et de découvrir des voies nouvelles, le surréalisme apparaît comme le plus authentique et le plus original. Né d'un dégoût du conformisme et répondant à un besoin presque impérieux, il est un reflet caractéristique de notre univers concentrationnaire où tout converge vers le monde trouble du "moi" et reflète l'égoïsme de l'homme du demi-siècle.

Certains, ne voyant que le côté fantaisiste et loufoque du mouvement, l'ont rejeté en bloc sans essayer de comprendre ses données essentielles et de saisir ses éléments constructifs. D'autres, esprits absolument conformistes pour qui le nouveau signifie révolution, ont ignoré cette théorie trop avancée à leur gré sans s'apercevoir que le conservatisme et leur esprit petit-bourgeois était précisément la cause extrinsèque de cette réaction. Les troisièmes, têtes fortes ceux-là, n'ont pas voulu s'identifier avec les divagations de ces cerveaux ardents qui essayaient de projeter une lumière sur l'inconnu affalant de leur la conscient.

Quel but se propose le surréalisme artistique? Mouvement à la fois avancé et primitif, baigné de poésie infantile et axé sur le monde mental, le surréalisme cherche par une vision totalement nouvelle à rendre sensibles les phantasmes, les rêves et les pensées qui s'entrechoquent dans les grottes obscures de l'inconscient. Les artistes surréalistes font fonction d'investigateurs; ils essaient de démêler, d'extraire, d'extérioriser les représentations, les formes, les songes refoulés qui s'élaborent dans ce qu'on a appelé la "sphère de la conscience". Ils veulent déchirer le voile qui recouvre ce domaine tabou et le livrer à la lumière avec toutes les ressources plastiques de leur art; dans ce but, "sous un thème vague, source d'associations d'images, ils laissent flotter leur pensée et enregistrent, par le jeu spontané des lignes, ses pulsations, les ébauches ou les rappels d'objets qui y naissent ou s'y défont". (1)

On ne peut nier la valeur novatrice et extrêmement dense du mouvement. Les artistes surréalistes ont exploité à fond leur riche filon et, avec plus ou moins de succès, en ont exploré les différentes couches. Leur étonnant champ de vision a envahi presque tout l'art contemporain et l'a marqué d'un sillon qui n'est pas prêt de s'effacer. Quelle que soit la forme d'art à laquelle on se réfère, l'on peut découvrir facilement l'influence plus ou moins forte du surréalisme. Ceci s'explique en partie par le caractère d'irrésistibilité et d'apparente facilité, certains diront de simplicité, qui semble envelopper tout le mouvement. Après le cubisme dont le pôle d'attraction était centré sur les facultés nobles de l'homme, le surréalisme a voulu prouver à sa manière, i.e. en orientant son regard sur l'inconscient, que l'art n'est pas la simple représentation de la nature mais la révélation de l'homme total, de l'homme, animal intelligent et animal instinctif.

(1) René Huyghe - Nouvelle Histoire Universelle de l'Art, p. 273.



C'est dans la peinture que le surréalisme a trouvé son premier mode d'expression plastique et a concrétisé ses théories, et, chose curieuse, c'est dans ce domaine qu'il a été le moins compris et le moins accepté. Il est vrai que cette désintégration du moi, dans ce qu'il a de plus inavoué, lorsqu'il est réincarné sur un tableau, n'est pas d'une nature très compréhensible. Le langage pictural d'un peintre surréaliste diffère sensiblement de la touche d'un peintre classique: les deux vont parallèlement vers le même but, la beauté, mais par des voies qu'on ne peut concilier.

Les oeuvres des authentiques surréalistes ne laissent pas l'amateur indifférent et même sont très attachantes. Leur incompréhensibilité apparente procure justement un plaisir puisqu'elle permet une interprétation nuancée selon le tempérament de l'amateur. Certaines peintures de Salvador Dali m'ont fortement impressionné, surtout son étonnante "Persistance de la mémoire" (1), qui est peut-être ce que le surréalisme a conçu de mieux. Il se dégage d'une telle oeuvre une impression de grandeur et de force dont les normes se jaugent dans l'au-delà. L'artiste donne un relief inattendu à ses formes; il décompose la matière, l'élague et la reconstruit selon les données de son génie propre pour nous révéler, sous une optique nouvelle, le monde infernal où il se débat et dont il veut prouver l'existence. "Les Bottes de Sept Lieues" (1) d'André Masson, avec leur caractère filiforme et linéaire, apparaissent intelligentes dans leur nudité. Plus près de nous, les peintures de La Palme, abstraction faite de leur caractère caricatural, ne manquent pas d'intérêt.

N'étant appréhendé que par un petit groupe d'initiés, le monde nouveau dont les surréalistes réclament la découverte va envahir une foule de domaines connexes à la peinture, où il trouvera, par stylisation, de multiples explications. L'art de l'étalage, par exemple, a été complètement renouvelé par le surréalisme: les déformations de la matière, les formes sans apparentes significations qui n'offraient aucune prise sur la conscience contemporaine, vont faire le succès de l'étalagiste. Il usera de cet agencement désordonné de la matière pour présenter à son public la marchandise la plus hétéroclite.

L'art publicitaire s'est laissé prendre également par le surréalisme quoique le mouvement soit beaucoup moins généralisé. Plusieurs tentatives ont été faites, et avec succès, mais sans révolutionner la publicité. Certaines initiatives, sans sortir du surréalisme, découlent de ce tout dernier mouvement pictural, la peinture non représentative qui agence des couleurs, des formes, des lignes pour former un tout qui doit être saisi comme "objet" complet par lui-même sans qu'il y ait un "sujet". Cependant, l'on peut signaler ici au Canada les tentatives de l'Ecole des Arts Graphiques (voir à ce sujet leur revue annuelle, 1950-51) qui sont riches de promesses et qui nous font espérer un renouveau dans l'annonce commerciale. Les travaux de cette sphère sont encore trop éparses pour qu'on puisse y trouver une continuité.

Et le cinéma surréel? Il existe et il est intéressant. Je ne connais pas les films spécifiquement surréalistes de Dali et de Breton. La critique n'a pas été tendre à leur égard. Cependant, certains metteurs en scène ont dirigé la lentille de leur caméra parmi les méandres de l'inconscient pour nous donner des films d'une technique tout à fait nouvelle. Leur plus grande réussite est ce magnifique ballet cinématographique "THE RED SHOES" dans le film du même nom. Ce ballet, tiré d'un conte d'Andersen, exploite à fond le rêve selon une vision purement freudienne et surréaliste.

(1) NEW YORK, MUSEUM OF MODERN ARTS.



L'architecture et les arts qui lui sont complémentaires se sont prévalus des découvertes techniques et matérielles du surréalisme. Certes, ces arts n'inventent pas l'inconscient, mais ils innovent des formes, des décors nouveaux, des affiliations de matières apparemment opposées, dont on peut retracer une origine dans le surréalisme, surtout dans la peinture. Cette influence se voit dans la décoration intérieure, l'art ornemental, la poterie, etc.

Cette brève revue montre suffisamment la fortune prodigieuse du surréalisme. Un point surprend cependant: ce que les gens vont accepter dans un film à tendance surréaliste comme le magnifique "ORPHEE" de Jean Cocteau, ou dans une montre de magasin, ils le rejettent complètement dans une peinture de Chirico ou de Dali. Cet illogisme milite en faveur de l'authenticité du surréalisme.

Incontestablement, la révolution surréaliste a apporté du sang neuf à l'art contemporain et lui a ouvert de multiples voies. Certes, l'éthique de Louis Aragon et d'André Breton n'est pas acceptable et d'ailleurs n'a eu guère d'influence, mais leur esthétique a imprégné toute une génération d'artistes de 1925 à 1940 et ceci est un fait qu'il nous faut accepter comme tel. La vraie portée du surréalisme ne se juge pas par les excès de quelques-uns de ses adeptes, mais dans les contributions réelles qu'il a données à l'art. N'attribuer qu'à Freud le paternalisme du surréalisme est une erreur; on semble oublier souvent que Bergson, (1) en redonnant à l'instinct une place de premier plan et en réduisant le rôle de l'intelligence, ouvrait une porte à une esthétique de l'instinct et de l'abject. Sans la préparation d'esprit qu'a apportée la philosophie de Bergson, le surréalisme aurait-il été possible? On peut certainement se poser la question.

Le surréalisme voulut découvrir "les données d'une poésie surnaturelle dans cette vie secrète de l'être et il a cru fournir à l'univers machiniste la contre-partie nécessaire au modernisme généralisé". (2) Son but n'était pas sans grandeur; il a eu le malheur de ne retenir de l'homme que des images qui, malgré leur côté abject, ne font pas moins partie intégrale de l'homme. Ne serait-ce que par cet aspect inavoué de l'homme dont il voulait nous révéler l'existence et par cette parcelle d'art que, pour notre plaisir, il détacha de cet élément intemporel qu'il y a dans la Beauté, il mériterait déjà notre attention et notre admiration.

Pierre Charbonneau

(1) Henri Bergson, "Les deux sources de la morale et de la religion" - Ed. Alcan, Paris, 1933.

(2) Maurice Gagnon, "Peinture Moderna" - Ed. Valiquette, Montréal 1940, p. 160.



## PHILOSOPHIE DE LA COMMUNICATION DU SAVOIR

Comme plusieurs d'entre nous se destinent au professorat exercé sous une forme ou sous une autre, j'ai pensé que les quelques notes qui suivent ne seraient pas absolument hors de propos dans des Carnets philosophiques. Du reste, même à prendre la chose objectivement, ne faut-il pas regretter avec Karl Jaspers que la pédagogie moderne ne soit occupée trop exclusivement de recherches expérimentales et qu'elle ait négligé la réflexion pédagogique? Elle a oublié que les grandes batailles pédagogiques se livrent en dehors du domaine de la pédagogie proprement dite, et où se livrent-elles sinon sur le terrain même de la philosophie?

C'est encore par ce nouveau biais que se justifie, dans un cadre aux allures plus désintéressées, la présence de ces quelques propos pédagogiques.

La tendance de la pédagogie moderne est à la recette. Ce n'est pas absolument mauvais, car en toute chose il faut aboutir, par des moyens habiles, à une exécution de détail. Le danger serait que la recette fît oublier le principe. Il y a donc lieu, tout en cultivant une méthodologie sans cesse plus souple et plus précise, de se reporter aux principes fondamentaux de la psychologie humaine, d'y réfléchir à longueur de carrière, afin d'y conformer toujours plus fidèlement nos procédés quotidiens. Rien de plus fécond et de plus vivifiant, du reste, que ce retour perpétuel aux dogmes et ce souci constant de cheminer dans la sécurité de la lumière qu'ils rayonnent.

Tout d'abord, il importe de ne pas perdre de vue que, dans tout enseignement, il s'établit une communication intime entre deux intelligences: l'intelligence émettrice et l'intelligence récaptrice. Il y a, d'un côté, l'intelligence qui sait, et, de l'autre, une intelligence qui veut savoir; d'un côté, une intelligence qui possède la science à l'état de vertu intellectuelle et, de l'autre, une intelligence qui ne la possède qu'à l'état de puissance.

Il s'agit, pour le disciple, de faire le passage de cet état de science en puissance (qui ne se distingue guère de la nue ignorance) à une science en acte qui compte vraiment et en quoi consiste la perfection de son intelligence.

Mais ce passage de puissance à acte, qui doit l'opérer en dernière analyse?

Si c'est le maître seul, il faudra conclure alors que, dans l'enseignement, l'élève doit être considéré comme une matière purement passive, comme une page blanche où il n'y aurait qu'à écrire, comme un dictaphone qui n'aurait qu'à enregistrer docilement, comme un simple récipient, enfin, qu'il suffirait de remplir, ainsi qu'on remplit un bidon de lait ou un baril de pommes!

La tâche du professeur se trouvera par le fait même singulièrement réduite, et il n'apportera peu qu'il soit ou qu'il ne soit pas un bon pédagogue, pourvu qu'il soit un bon savant.

Au risque d'anticiper, notons tout de suite que rien n'est moins exact que d'assimiler l'élève à la cire vierge qui reçoit l'impression d'un sceau, au cuir sur lequel travaille le burin ou au bloc de marbre que fouille le ciseau du sculpteur. A la limite, sans doute, ces comparaisons pourraient valoir en vertu d'un étroit point de ressemblance. Mais, de grâce, n'oublions pas que "Comparaison n'est pas raison" et que ces allégories ont surtout le tort d'ignorer complètement la "réaction vitale du patient", non moins réelle ici qu'en thérapeutique.



que nous le voulions ou non, en effet, nos élèves diffèrent sensiblement de la boule de mastic qui garde servilement l'empreinte imposée par le vitrier...

Pour peu, ne croirions-nous pas, à l'instar de la bouche du coche, que c'est nous qui "faisons marcher la machine"? Et d'aucuns ne seraient-ils pas plus ou moins enclins à penser, sinon à dire: "Mes chers élèves, je me charge de vous donner l'éducation et l'instruction: ne bougez pas, laissez-vous faire et tout ira bien; je ne vous demande qu'une docilité parfaite et une obéissance aveugle..."

Si, par contre, c'est l'élève qui doit jouer le rôle principal, c'est lui qui devra agir d'une façon bien active et ne se comporter aucunement à la manière d'une toile inerte qui, sous la main inspirée de l'artiste, serait harmonieusement travaillée et transformée en une oeuvre parfaite.

On soupçonne aisément que, dans cette perspective, la tâche du maître sera rendue d'autant plus ardue. Dans ce rôle d'agent externe qui porte secours de l'extérieur à un agent principal qu'il doit amener par tous les moyens à faire acte de science, il devra déployer toutes les ressources de son génie pédagogique et posséder, en plus de la science, les qualités indispensables à tout véritable pédagogue. Comme dirait certain loustic: "Ce n'est pas tout d'être un puits de science, il faut avoir la brimbale avec!..."

C'est donc dans ce dernier sens bien précis qu'il faut entendre les rôles respectifs du maître et du disciple. Car, selon l'enseignement thomiste, le maître cause véritablement la science dans son disciple, mais à la manière d'une cause instrumentale, l'élève demeurant toujours la cause principale de la science qu'il acquiert, puisque c'est bien lui, en définitive qui doit faire acte de science et passer de l'état d'ignorant à l'état de connaissant. Comme l'explique le Père Pègues, o.p., dans son Commentaire de la Somme théologique (La pars, Q. CXVII, art.1, ad lum et 3um), le maître cause la science dans son disciple, "non pas parce qu'il dépose en lui une chose toute faite et à laquelle celui-ci ne coopérerait en rien, la science que lui-même possède déjà, mais parce qu'il amène son disciple à user de la lumière intellectuelle qui est déjà en lui, pour acquérir des notions nouvelles ou former des jugements nouveaux, ou pour voir d'une façon plus explicite et raisonnée certaines vérités qu'il ne connaissait jusque-là qu'implicitement et sans les comprendre."

Chacun sait qu'au dire de S. Thomas, il y a deux façons pour un homme d'acquérir la science: la première, l'INVENTIO ou DECOUVERTE, lui est toute personnelle et il y parvient sans le secours d'aucun agent externe, par le seul jeu de ce principe intérieur actif qu'est l'intellect agent; la seconde, la DISCIPLINA ou ENSEIGNEMENT, est de beaucoup la plus commune, l'homme qui, étant sociable par nature, a besoin d'être instruit et conduit par ses semblables.

Aussi, que fait le véritable "bon professeur" qui doit enseigner quelque notion nouvelle? Ne considère-t-il pas que sa tâche consiste à refaire, devant les yeux de ses élèves, tout le travail d'induction et de déduction auquel il s'est livré lui-même au préalable, afin de les amener, par là, en procédant du connu à l'inconnu, à refaire eux-mêmes, pour leur propre compte, le même trajet intellectuel, s'ils veulent parvenir à une connaissance non seulement "notionnelle", pour reprendre une distinction de Newman, c'est-à-dire de quelque façon à fleur de peau, mais "réelle" et vitalement assimilée.

Paul Bernard, commentant une pensée de Montaigne, "Il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer", se plaint que "l'enseignement (principal) français" soit "trop un transvasement et pas assez une transsubstan-



tiation..." Cette doléance n'est-elle pas valable aussi pour l'enseignement au Canada français, un peu trop livresque et trop peu soucieux de former des esprits solides et vivants, non seulement instruits, mais capables, dans la suite, de pousser plus avant leurs études grâce à un élan personnel acquis au collège?

Notre mission à nous consiste à exposer avec clarté et méthode à nos élèves les notions à enseigner et à les aider à formuler des jugements ou à suggérer des solutions à des problèmes réels. Autrement, si l'élève se contente de la pure affirmation du maître, sans se donner la peine de rebâtir dans son esprit la démonstration, soit qu'on ne lui en laisse pas le loisir, soit parce qu'on ne se soucie pas de lui en donner la capacité, soit enfin parce qu'une certaine paresse le retient, il pourra certes arriver à la connaissance matérielle et superficielle de certaines choses, mais il n'atteindra jamais à une connaissance vraie, robuste, durable et vraiment enrichissante.

L'art d'enseigner n'est donc pas la simple communication d'un enseignement, mais, avant tout, une aide précieuse que le maître donne au disciple pour le guider et l'engager à reparcourir pour son profit le processus mental qui débouche sur la vérité... Le rôle du maître n'est pas d'infuser la science, mais d'aider à l'acquiescer; non de remplacer l'élève, mais de le conduire et de le guider. Il n'a pour but que d'alléger sa tâche et faciliter, autant que possible, son travail de compréhension et d'assimilation.

Or, cet art suppose, de la part du maître, trois conditions générales: "connaître, s'exprimer, s'exprimer selon l'état du disciple: discere, dicere, docere."

**DISCERE.** Le maître doit d'abord posséder le plus clairement possible la science qu'il enseigne. Saint Thomas va jusqu'à dire qu'il doit la posséder parfaitement à l'état de vertu intellectuelle (et l'on sait toute la perfection que comporte pour lui une vraie vertu).

**DICERE et DOCERE.** En plus de posséder de la science, le maître doit savoir s'exprimer et savoir s'exprimer en vue d'enseigner, loin donc de "dérouler précieusement le précieux rouleau de son savoir" il doit en quelque sorte s'oublier, comme le dit excellemment le P. Devy, "pour s'adapter à l'invisible pensée de l'auditeur, et exciter ainsi dans l'esprit d'autrui le travail d'élaboration mentale qui communique à l'élève la science de celui qui enseigne."

Ne voit-on pas dès lors en quels termes peut se définir le rôle du maître? Un effort destiné à déclencher l'activité personnelle de l'enseigné. Et notre suprême habileté sera d'amorcer ce travail de collaboration volontaire de l'étudiant à la tâche de son propre développement. Tout ce qui accroîtra notre aptitude à provoquer cet effort libre accroîtra du même coup la valeur de notre contribution à sa formation: personnalité du maître sympathique, voire magnétique, sens psychologique aigu, compétence didactique, dévouement sincère et conscient de la grandeur de la cause à servir. Tous ces éléments, combinant leur action, instaureront dans la classe un climat de confiance, de joie intime, d'attachement au maître et d'esprit de famille des plus favorables à l'épanouissement de l'effort intellectuel et du travail personnel.

Frère Hector-André, de l'Instruction Chrétienne.



## POUR DEVENIR INTELLIGENT

Un philosophe est un homme qui cherche raison par la Raison. Dès qu'un homme se mit à jouer au philosophe toutes les raisons du monde s'allèrent loger chez ce grand raisonnable. De sorte que ne trouvant, après lui, raison nulle part, on mit l'esprit en rançon.

Il y a diverses espèces de philosophes comme il y a différentes catégories d'esprits. Une série d'entre eux s'appliquent à rendre les autres meilleurs; d'autres à les abâtardir. On peut inscrire à coup sûr dans la liste des esprits bienfaisants et utiles les noms de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Euclide, de Bacon, de Claude Bernard, etc. Quant aux autres, les esprits forts, c'est-à-dire, ceux qui à coups de mal sont parvenus à avoir du génie, la nomenclature se compose de Protagoras, de Rousseau, de Voltaire, de Locke, de Nietzsche, de Sartre, etc.

De temps à autres, un être très intelligent déclare avoir trouvé une explication du monde, ou du moins, la solution d'un de ces problèmes lancinants: origine de la vie, de la pensée, du mouvement, etc. Un être encore plus intelligent vient après lui nous dire que le monde est incompréhensible et ces questions sans réponses plausibles... c'est sans doute pour se consoler que l'homme créa la Philosophie. Il commença assez audacieusement son savoir. Il s'avisa d'examiner les cieux, de suivre les astres, d'interroger Dieu et de répondre à son angoisse. De cette angoisse est née la Métaphysique. Ensuite il s'est plu à s'en effrayer. Après avoir poussé le raisonnement jusqu'à un degré morbide, en dépit de ses inlassables recherches, l'homme, malgré les paralogismes, les sophismes du passé, ne s'est pas dégoûté de raisonner et même encore de chercher le "quare" des choses, de lui-même, de Dieu.

Chacun songe: "Ai-je raison?" Oui se répondent quelques hommes entre des millions. Notre époque revient aux problèmes féroces de la Logique. Les professionnels de l'intelligence discutent à perte de vue ces deux raisonnements qui s'achèvent par ces mots: "être un Être ou être rien"; car il existe encore des amateurs du Néant.

Les philosophes ont de jolies idées; il serait amusant, comme on construit un planétarium, de faire une représentation sensible de la monadologie de Leibnitz ou d'un quelconque système d'atomes, (Kanada ou Démocrite). Philosophie, poème, science... vraiment il a été beaucoup pensé, combiné, rêvé, imaginé, construit de mondes surnaturels, irréels, de mondes de mots, d'angoisse, de logique, de rythmes. L'humanité a retenu quelque dix mille systèmes de quelque dix mille individus bien doués pour le verbe, particulièrement émotifs, héroïques et péremptoirs... Ces dix mille solitaires, ces dix mille sous-dieux, comment les nommer, les qualifier? Ce ne sont finalement que les gens du dictionnaire, côté des majuscules...

"Le nouveau est difficile quand tout a été dit." Avouons que quelques hommes ont eu raison pour nous. Nous avons dans notre ère de production et de mécanisme le privilège de dire que les gens ont moins de logique que de ruse.

Il est vrai que l'esprit se lasse de connaître, de savoir, d'assimiler et peut-être de comprendre ce que les autres ont compris.



quelques besognes utiles; par exemple, allonger la vie des hommes, créer un homoneule, imiter la foudre, se laver, s'habiller rationnellement, organiser l'éclairage des rues, découvrir la roue, la voûte, chercher des lois, collectionner des faits, inventer le cubisme, le surréalisme, l'automatisme, l'impressionnisme, le virgulisme, le pointillisme, le socialisme, le communisme, etc., etc.

L'homme pour devenir plus intelligent n'a hésité devant aucun moyen, comme celui de tenir un pinceau, un bistouri, un bouquin, une lunette, une idée, un chapelet, un songe, un secret, que sais-je?

Chaque esprit sa solution, ce qui n'est pas toujours une solution d'esprit. Exemple: Quand l'homme se met à grandir, on s'assure de sa normalité intelligentielle. Celui qui a 100% est très intelligent; 80% très bon; 60% passable, 50% est intelligemment médiocre. Est-ce un barème? Oui. Suffisant? Non. Quatre-vingts notes sur cent; quatre-vingts pour cent de phosphore. Perspective. Allez voir sur les catalogues de la Commission Scolaire, sur le ventre velouré des babillards s'il y en a des filées et des filées de gens intelligents. Dommage que les plus intelligents d'entre eux ne pensent pas de trouver un moyen d'emmagasiner, de récupérer tous les faisceaux nerveux ondulatoires qui serviraient, disons, à produire de la lumière, de la chaleur. Etre intelligent... quel crédit et quelle dette! Que peut donc faire un homme intelligent, je me le demande? "A faire le fou", me dit un compagnon qui avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles. On n'a jamais tant voulu être intelligent et le prouver à d'autres. Des tables, des animaux dressés avec minutie prouvèrent cette impondérable inclination chez l'homme. C'est avec ce brin de jugeotte qu'il s'est attaqué à tout, à l'homme, au mystère. Après avoir violé le ciel et la terre, tenté de mettre la nature à sec et Dieu en carisole, il a oru le mystère traqué par un scalpel, visé par une lentille ou muré dans une chambre Wilson. Il n'en fut rien.

Alors l'homme se créa des mystères à sa n image et à sa ressemblance. La nature ne cessa pas un instant de rester tiergè aux mains de son amant maladroit. Le mystère (non celui à bon marché qu'on trouve dans les cours de collèges, dans un congrès entre des mentons barbichés) dans une fraction de poussière avec un air de dire avec Pascal: "Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé", ou avec Héraclite: "Celui qui n'espère pas ne rencontrera pas l'Inespéré".

Mais l'homme n'a pas abdiqué. Un mince et persistant espoir, qui le fait mourir, croit, avec Gustave Thibon, "qu'immobiliser la raison au mystère, c'est faire acte de nihiliste". Malheur le jour où l'homme n'aura plus son mystère à émietter; son esprit, son action, sa vie prendra définitivement cette forme cristalloïde qui dans un moment de vive combustion demeure immobile et tend vers un monde où il pourrait vivre.

Par manière d'anticipation, après avoir imaginé une cinquième dimension, un électron libre, un homme-robot, une démocratie modèle, il nous restera à dire avec Gilbert Mauge que "l'homme, beau, immortel, rajeuni, recousu, piqué, opéré, drogué, regarda le ciel, l'océan, sa millième femme et se sentit triste..."

Jean-Louis Le Scouarnec



Je ne suis pas communiste, voilà une chose certaine; il ne faudrait cependant pas en conclure que j'approuve sans restrictions le camp capitaliste. Mais alors quelle est ma position dans le monde politique? Car enfin, je dois tout de même avoir certaines convictions pour lesquelles je suis prêt à lutter fermement. Dans ce monde actuel, divisé en deux immenses partis idéologiques, où est la vérité?

Voilà les questions que se posent présentement, et cela non seulement au pays du Québec mais dans toutes les parties du monde, des milliers de jeunes gens disponibles à toute valeur qui voudrait, sans préjugé ni parti pris antérieur, le bien de l'humanité toute entière. Aucune voix ne s'est encore élevée pour leur apporter une solution authentique. Pendant combien de temps devons-nous (car j'en suis... car nous en sommes) croupir dans une situation de retrait indigne des idéaux que nous nous proposons, à savoir, la paix, la justice et l'amour?

L'ignoble propagande des deux camps vient quotidiennement nous dégoûter, moins encore cependant que leurs agissements (bombardements de civils, interventions belliqueuses au nom de la paix, pour ne citer que ces exemples). C'est chaque jour que nous devrions prendre position mais pour qui et contre qui? Les intérêts politiques et militaires des deux blocs en question ne nous intéressent pas. Nous ne pouvons délibérément en choisir un comme ennemi car il faudrait pour cela consentir, à cause de quelques politiciens étrangers qui veulent entraver notre liberté, à considérer comme de simples objets de haine des peuples composés de personnes humaines innocentes et sans aucune des ambitions qui animent leurs chefs.

Un homme qui réalise d'ailleurs toute la portée de son geste ne peut pas consciemment accepter de participer à cet effroyable duel qui consiste à broyer à qui mieux mieux, et cela par centaines, des corps et des cerveaux humains. Aucun intérêt commercial ou politique ou militaire ne saurait nous amener jusque-là. A ceux qui prétendent y arriver, l'élite de la jeunesse québécoise répond: "Non possumus"!

Jean-René Major

#### PERSPECTIVES

Pie XII disait aux membres du Congrès International de la Philosophie le 21 novembre 1946: "La jeunesse, tant qu'elle n'aura pas une réponse définitive et adéquate aux questions: quel est le sens de la vie, de la douleur, de la mort?, tournera vers vous ses regards parce qu'elle aspire à une synthèse intellectuelle qui donnera un sens et un ordre à toute vie."

Aux époques historiques agitées comme la nôtre, le philosophe ne peut rester confiné à sa table de travail, au milieu de ses livres, et ne pas prendre part à la lutte spirituelle. "Je n'ai jamais été un philosophe de type académicien, et n'ai jamais pensé que la philosophie dût être abstraite et étrangère à la vie." (Nicolas Berdiaeff - De l'esclavage et de la liberté.) Il ne faut pas enfouir la lumière sous le boisseau. Car la "vérité nous délivrera."



Il existe un devoir d'imprévoyance (Isabelle Rivière l'a rappelé) et les étudiants des facultés de culture se doivent de le pratiquer. Il ne faut pas confondre le devoir d'imprévoyance avec l'angoisse existentialiste qui est moins la crainte d'un danger précis que le vif sentiment d'avoir été jeté dans l'existence sans l'avoir voulu et contraint à des options dont on n'aperçoit pas les conséquences et qu'on ne saurait justifier. Le devoir d'imprévoyance est une vertu d'inspiration évangélique, une plante d'autant plus bizarre que notre milieu géographique et idéologique anglo-saxon est pragmatique; tout est frappé du sceau de l'efficacité.

William James a dit que les doctrines qui n'exercent aucune influence sur la vie pratique ne sont point vraies et doivent être laissées de côté. "Une idée est vraie, dit le même auteur, parce qu'elle est utile." Pour le peuple américain, une vérité, une théorie, un système, une philosophie, une foi, une idée, un HOMME vaut ce que valent ses résultats pratiques, son rendement dans la vie.

Quelle résonance peut avoir dans un tel milieu la comparaison que Platon établit entre l'Amour, infatigable chasseur que chacun de ses insuccès fait bondir en avant et la Philosophie, cette aspiration inassouvie vers l'intelligibilité, cet effort inlassable de l'intelligence pour se dépasser, effort qui se renouvelle à chaque fois qu'il s'est satisfait, parce que ce serait pour lui la mort se cette satisfaction devait rester définitive!

Prenons garde, en tant que philosophes, de nous justifier de notre situation: "Les idées ne mènent-elles pas le monde?" Car l'on nous répliquera: "C'est pourquoi il est si mal mené". "Les philosophes n'ont fait jusqu'ici que penser le monde, il faut le faire." (Marx).

Sans doute, le philosophe tient dans ses mains le destin d'un monde, mais il est à l'intérieur de lui-même. L'homme est un microcosme, une réduction du macrocosme dans laquelle les trois règnes, depuis la matière inerte jusqu'à l'esprit pur, sont réalisés. "Par l'espace, dit Pascal, l'univers m'enferme et m'enveloppe comme un point, mais par la pensée, je le comprends."

"Noli foras ire, in te redi, in interiori homine, habitat veritas." (Saint Augustin). La connaissance de soi selon le mot de Socrate, de saint Augustin et de Husserl, n'est-ce pas le programme de toute philosophie?

Pratiquons le devoir d'imprévoyance, c'est une ascèse qui nous acquerra une mystique de vie: sans doute, pour ceux qui ne voient pas, le nom de mysticisme et le nom de folie resteront deux mots synonymes.

Que nous réserve demain? Dès aujourd'hui, nous sommes les artisans de demain. L'avenir est gros d'infinité de possibles. Notre prudence, notre quiétude, notre avarice ne regardent pas l'avenir sans une sorte de crainte et de tremblement.

Peu importe ce que nous réserve l'avenir, préparons-nous à notre vocation d'homme; vivre un humanisme, c'est essayer de déterminer le point où se peut réaliser l'accord entre les valeurs éternelles et les conditions contingentes où il est donné à tel homme de vivre. Baudelaire a compris que l'homme est un "être des lointains" qui se définit beaucoup plus par sa fin et le terme de ses aspirations que par le rôle qu'il dramatise au moment qui passe.



Vouloir se former à une besogne spécifiée, c'est pour un philosophe se mutiler ou tout au plus s'informer d'une technique. Cultivons l'humain, la spécialité sera une excroissance assez tôt en voie de développement. Pascal, parlant de Descartes, disait avec ironie: "C'est un bon mathématicien, dit-on, mais je n'ai pas besoin d'un bon mathématicien. Il me prendrait pour une proposition." Dans le moulin du spécialisme, l'individualité humaine est pulvérisée. Moins de lunettes et de microscopes, mais plus d'yeux et de coeurs, voilà ce dont l'humanité à l'âge atomique a besoin.

Serons-nous professeurs? Si oui, disons-nous que le maître idéal est celui qui, partant du plus profond de soi, parcourt pas à pas les routes de l'intelligence avant d'arriver à la théorie et à la pratique d'une science spéciale. Tout enseignement est une intériorité, un dialogue entre deux consciences, une sympathie. Socrate disait, en parlant de l'un de ses disciples: "Que pourrais-je lui apprendre? Il ne m'aime pas."

"Être maître, ce n'est pas trancher à coups d'affirmations, ni donner des leçons à apprendre; être maître, c'est vraiment être disciple. L'enseignement commence quand toi, le maître, apprends du disciple, quand tu t'installés dans ce qu'il a compris, dans la manière dont il l'a compris, quand tu feins de te prêter à l'examen, laissant ton interlocuteur se convaincre que tu sais ta leçon: telle est l'introduction et l'on peut alors aborder un autre sujet." (Kierkegaard, Point de vue explicatif de mon oeuvre, p. 28.) Enseigner, ce n'est pas fournir au hasard des notions non réclamées, c'est faire naître un intérêt et y répondre. L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité dans les âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances que l'on fait pénétrer de force dans l'intelligence la bouchent et l'étouffent: pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit.

L'enseignement me fera-t-il vivre? C'est là une question que nous nous sommes tous posés. Mais vend-on le savoir? Non, car c'est un bien difficilement monnayable. Ceux qui connaissent le véritable usage de l'argent règlent sur leurs besoins la mesure de leurs richesses et savent vivre de peu. Il s'agit, en égard à notre standard de vie, d'évaluer ce peu. L'évolution de ton peuple est le garant de tes honoraires.

Les peuples comme les individus sortent des langes, revêtent la robe prétexte, et enfin ont un comportement d'adulte. La phylogénèse imite l'ontogénèse. Ce qui caractérise un adulte, c'est la capacité de valoriser en fonction du transcendant humain et divin. Ainsi un peuple adulte manifeste l'épanouissement de sa personnalité par l'estime qu'il attache à l'enseignement supérieur, qui se veut culminer par une faculté de philosophie. *Primo vivere, deinde philosophari.* Pour philosopher, il faut des loisirs, et selon Aristote: "Tous les différents arts étaient déjà constitués quand on découvrit enfin ces sciences qui ne s'appliquent ni aux plaisirs, ni aux nécessités, et elles prirent naissance dans les pays où régnaient le loisir. C'est ainsi que l'Egypte fut le berceau des mathématiques, car on y laissait de grands loisirs à la caste sacerdotale." (Métaphysique, L.A., I, 98<sup>b</sup> (20-5).

Jean-Charles Tanguay



## BULLETIN

Le prochain numéro des "Carnets Philosophiques" paraîtra à la fin du mois de février, et le sujet thème en sera

### POLITIQUE NATIONALE ET INTERNATIONALE.

Avis est donné aux collaborateurs de bien vouloir remettre leurs textes à temps. Il arrive parfois qu'un seul article puisse retarder la publication de la revue, ce qui n'est pas très intéressant pour la direction, surtout lorsque celle-ci a déjà annoncé une date de publication.

Un fait est à souligner: je disais à l'occasion du lancement de notre revue, qu'elle serait "une source de discussions, car il est inévitable qu'il y ait des divergences d'opinion parmi nous." Je constate que la chose n'a pas manqué de se produire. Les trois collaborateurs qui ont traité du sujet thème, "Culture canadienne-française", ne semblent pas être d'accord sur la nature exacte de celle-ci. C'est là un problème qu'il nous faudra élucider...

Le Directeur